

SE RÉUNIR POUR SE SOUVENIR



ALBUM SOUVENIR

VIL
Emil

PRÉSENTATION

Marquer un temps d'arrêt pour revivre CENT ANS d'histoire tissée de faits municipaux, religieux, scolaires, sociaux, ...

Recueillir les témoignages de doyens qui avec leurs ancêtres ont subi privations et travail ardu pour s'établir chez nous ...

... ne peut que nous inciter à respecter leur mémoire et à puiser dans leur expérience de précieuses leçons qui nous permettent d'évoluer plus harmonieusement dans notre monde moderne.

De tout coeur, je remercie toutes les personnes qui m'ont fourni renseignements et photos me permettant de rédiger cet album-souvenir. Un "merci spécial" s'adresse au Comité du Centenaire ainsi qu'à mes collaborateurs immédiats, Louise Boudreault, Richard Proulx, ma fille Francine et Sr Huguette Raby.

Le manque d'expérience et le court laps de temps alloué peuvent excuser les oublis ou les erreurs dans les faits, les dates et les noms. Je vous serais reconnaissante de bien vouloir les porter à mon attention (avec preuve à l'appui) pour correction future. MERCI!

Madeleine Périard



PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

*Don de Ghislaine Thibault
avril 1983*

DÉJA CENT ANS!



Les écritures nous enseignent que sur cette terre, l'être humain n'est que poussière et qu'il retournera en poussière. Comme les montagnes qui nous entourent et dont le relief s'est créé au cours de milliers d'années, notre passage sur terre laisse une marque distinctive.

Nos défricheurs nous ont donné un exemple de courage et de fierté lorsqu'ils ont bâti Saint-Émile. Ils méritent notre admiration et nous leur devons de prolonger leurs efforts en demeurant unis pour faire de notre municipalité un endroit où il fait bon vivre et où les visiteurs se sentent chez eux.

Les terres que nos ancêtres ont défrichées et cultivées sont devenues, pour la plupart, des coins de repos pour les citoyens. D'un commun accord, donnons à nos lacs, nos rivières et nos forêts la protection qui leur est due si nous voulons que nos enfants et nos petits enfants puissent en apprécier la beauté et en tirer profit quand leur tour sera venu. Pourquoi ne pas également motiver nos jeunes pour qu'ils créent de nouvelles sources de revenus afin de les garder parmi nous.

Sachons mettre à profit ce merveilleux coin de terre que les premiers colons ont exploité et regroupons-nous pour commémorer ces cent ans d'histoire. Soyez de la fête!

PALMA MOLLOY
Maire

MESSAGE DU CURÉ DE SAINT-ÉMILE



Chers concitoyens,

La paroisse de Saint-Émile-Namur est heureuse de s'associer aux célébrations du Centenaire de votre Municipalité.

La Municipalité et la Paroisse sont presque des soeurs jumelles: fondée en 1889, la paroisse sera elle aussi bientôt centenaire. Nos vies ont été si intimement mêlées depuis tant d'années qu'il serait difficile de les départager.

Je voudrais avoir mieux connu dans les vieux livres et dans la vie, les premiers curés et les pionniers qui ont bâti et rebâti vos églises, vos écoles, vos salles paroissiales et toutes vos institutions. Je pourrais ainsi rappeler l'effort commun de tous ceux qui ont travaillé au progrès de votre village.

Un proverbe chinois qui pourrait être de chez-nous dit "Qu'un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse".

Ensemble, à l'aube de votre deuxième Centenaire, écartons-nous, en bûcherons prudents, des arbres qui tombent et tournons-nous vers l'avenir, vers la forêt qui pousse, enracinée dans le patrimoine de foi et de courage que nous ont légué nos fondateurs.

Que Dieu vous bénisse tous!

Léo Thauvette, C.S.V.

Curé

ORIGINES

À une certaine époque, la vallée de l'Outaouais, dans son tout ou en partie, fut la propriété des Indes Occidentales, des Hollandais, des Anglais et des Français. Si les rives et les eaux de l'Outaouais et de ses affluents, telles: la Rouge, la Petite Nation, la Lièvre, les Chaudières, la Gatineau pouvaient parler, elles nous en raconteraient des choses sur les attaques meurtrières et maintes fois répétées des Iroquois contre les Algonquins, les premiers coureurs des bois et les missionnaires, etc...

Eh oui, l'implantation des Algonquins dans notre région remonterait avant l'an mille, donc bien longtemps avant la colonisation. Plusieurs noms qui nous sont très familiers aujourd'hui sont d'origine Algonquine.

e.g. **OUTAOUAIS** - Chemins des Outaouais (Cheveux relevés), nom donné aux Algonquins qui vivaient ou voyageaient sur la rivière tour à tour appelée Grande Rivière, Rivière des Prairies et Ottawa (de son appellation anglaise), et enfin Outaouais.

PETITE-NATION - "Oueskarinis" nom d'une tribu algonquine qui vivait dans la région connue aujourd'hui sous le nom de Petite-Nation.

PETITE-ROUGE - Rivière désignée sous "Petite Nominique" ou Onamaning (à dire rapidement pour noter la consonance) signifie "au fard, au vermillon". Prenant sa source à Lac-des-Plages, cette rivière se jette dans la Petite-Nation en aval de Saint-André Avellin.

D'autres vestiges des "Indiens" demeurent vivants dans la région, un coup d'oeil chez nos voisins de Chénéville nous les révèle. Mentionnons entre autres, issue de la tribu des Iroquois, la famille amérindienne de Canard Blanc,

époux de Marie-Louise Cimon. Ils vinrent s'installer dans le Canton de Hartwell vers les années 1845.

COLONISATION DE LA VALLÉE DE L'OTTAWA

Entre les années 1600 et 1800, les nombreux conflits entre les Anglais, successeurs des Hollandais en Amérique, les Français d'une part et les Iroquois d'autre part, arrêterent l'expansion du Canada à l'ouest de Montréal. Seul les missionnaires, qui tentaient d'évangéliser les indigènes et les coureurs des bois qui vivaient de la traite des fourrures sont le gros lot de l'histoire de la Vallée de l'Ottawa.

LA PETITE-MAISON ET LES TERRES AVOISINANTES

L'Honorable Joseph Papineau acheta du Séminaire de Québec la Seigneurie de la Petite-Nation en 1804. Après avoir quitté la vie politique, il s'y établit en 1810 et commença à y attirer des colons de sa race. La Seigneurie comptait en 1830, 140 familles, dont 80 catholiques. Le coureur des bois, pour sa part, est devenu bûcheron et homme de chantier avec la disparition de la traite des fourrures.

En dehors des limites de la Seigneurie de la Petite-Nation, de vastes étendues de terre demeuraient à défricher. Bien que les terres avoisinantes de la rivière Outaouais soient riches et fertiles, dès que l'on atteint une certaine altitude, aux environs des cantons de Suffolk, Addington et Ponsonby, le sol est caillouteux. Une mince couche de sol reste cultivable et ce pour un nombre limité d'années.

Toutefois, la richesse de nos forêts a tôt fait d'attirer les marchands de bois ou pionniers de l'industrie forestière dans la région.

Aux bûcherons succèdent les agriculteurs: les premiers éclaircissent la forêt; les seconds finissent de détruire par les flammes, la part de bois où ils sèmeront leurs grains et construiront leur premier abri constitué d'un seul appartement dont les murs en troncs équarris s'élèvent environ à douze pieds de hauteur.

Les premiers colons éloignés de la Grande-Rivière "partagent" en canot ou tout simplement à pied, le fruit de leur chasse, ou de leur récolte à Montébello, Saint-André Avellin ou Plaisance pour en rapporter de la farine et autres denrées qu'ils ne peuvent produire eux-mêmes.



Une des premières maisons construites à St-Émile.

En échange de bardeaux de fabrication artisanale, une machine à coudre provenant de chez monsieur Quesnel de Montébello aurait été apportée "à dos et à pieds" jusqu'à Saint-Émile par monsieur Abel Bernard et son épouse. Leurs petits-enfants, Marcel et Lorette (madame Alphonse Lalonde) la conserve encore bien précieusement. Natif de la commune de Bouhans-les-hure, France, et ayant vécu les affres de la guerre franco-allemande, Abel décide de venir s'installer au Canada afin de ne pas faire partager le même sort à ses enfants.

Nous Maire soussigné de la commune de Longueville, canton de Villersauvel (Haute-Saône) certifions que le nommé Bernardet Marcien Abel, âgé de vingt-cinq ans, originaire de la commune de Bouhans-les-Hure, habite depuis quatre ans la commune de Longueville où il exerce la profession de maraîcher fumant et réside avec son épouse et son enfant; qu'il est actif et intelligent pour le travail et a exercé son état au gré et à la satisfaction des habitants; enfin qu'il s'est dument comporté et est de bonnes vie et moeurs.

Le présent lui est délivré sur papier libre pour cause d'indigence et pour lui valoir et servir au besoin sera.

Mairie de Longueville le vingt-un octobre mil huit cent soixante-douze.



Le Maire,
Carlet



Une autre des premières maisons de St-Émile.

“TOWNSHIP DE SUFFOLK”

Un recensement effectué en 1861 pour le “Township de Suffolk” révèle la présence de quatre familles - Michel Larivière, Onésime Desjardins, Ambroise Gagnon et Alexandre Servant - formant une population de vingt personnes installées dans ledit canton. Venus de l'est du Canada, ces arrivants s'adonneront à la culture.

En 1871, un autre recensement indique que le nombre des familles est de vingt-sept et que quelque 3 340 arpents de terres sont en voie de défrichement. Encore là, ce sont des canadiens venus du Bas-Canada dont trois sont fabricants de potasse (deux pour les engrais et un pour le savon noir). Vingt-trois habitations sont érigées sur les lopins de terre, alloués par la couronne, que le colon s'empresse de défricher afin d'obtenir sa “lettre patente”.

Dix ans plus tard, soit en 1881, l'énumérateur, Procule Antoine Leduc, rapporte la présence de 164 familles dont les origines se présentent comme suit: 36 de France, 13 de Belgique, 2 d'Angleterre, 2 d'Irlande, 3 de Suisse, 3

d'Écosse et 4 d'Italie; les autres sont tous franco-canadiennes. En plus des agriculteurs et des bûcherons, on compte 3 jardiniers, 1 fleuriste, 1 instituteur, 1 menuisier et 1 peintre. Jadis, tous les colons étaient de religion catholique à l'exception d'une trentaine de familles de religion anglicane ou presbytérienne.

1874

Érigé en canton, le 22 mai 1874, "Suffolk" du Comté et District d'Ottawa, comprend alors les paroisses ou missions de Hartwell (Chénéville), Lac Simon, Vinoy, Namur et Saint-Émile.

1881

En 1880, une pétition des colons (pour la plupart d'origine étrangère) demande une division du Canton de Suffolk en deux municipalités distinctes connues sous les noms de "Municipalité du Canton de Suffolk" et "Municipalité du Canton de Hartwell". Les pétitionnaires invoquent les raisons suivantes, à savoir - une plus forte population, Hartwell 471, Suffolk 766; - de trop grandes distances à parcourir, 9 à 12 milles; - un avantage pour la colonisation.

Malgré les opposants, la résolution aux fins de détacher le canton de Suffolk du canton de Hartwell a été approuvée par le Lieutenant Gouverneur en Conseil, L'Honorable Théodore Robitaille; l'existence officielle en fut reconnue le PREMIER JANVIER 1881.

TOWNSHIP SUFFOLK

Donald A. Cameron	4	1	100	March 13th	1874	22	145
Moise Chartrand	5	A	125	May 26th	1874	28	129
Émile Quesnel	3	B	100	June 30th	1875	28	137
Gédéon Major	4	B	100	June 30th	1875	24	109
	E ½ of						
Jean-Baptiste Demers	6	B	100	June 30th	1875	25	138
Benjamin Thibault	11	2	100	June 30th	1875	25	139
Jean-Baptiste Gagnon	8	B	100	June 30th	1875	25	140
Émile Quesnel	2	B	100	October 22nd	1875	25	178
Jacques Legault dit Deslauriers	9	A	99	October 25th	1875	26	182
Léon Larocque	9	B	100	October 25th	1875	25	183
Élie Blais	2	1	100	October 26th	1875	25	184
Emeric Dinelle	5	1	100	October 26th	1875	25	185
Thomas Cole	1	2	103	March 4th	1879	29	249
Paul Dinelle	4	2	104	July 27th	1881	32	133
Jean-Baptiste Aidon	29	3	80	April 5th	1882	30	77
Michel Favier	25, F, G	2	261	April 19th	1882	30	89
Charles Robert	27	3	54	April 27th	1882	30	101
Moise Longtin	30	2	100	June 22nd	1882	30	142
Louis Louette	28	2	100	December 6th	1882	30	224
Maurice Bissonnette	1	1	47a 2r	October 23th	1883	39	103
Hector Roquet	29	2	100	November 10th	1883	39	150
	N ½ of						
Marcellin Charron	35						
	Lot	7	164a 2r	December 6th	1883	39	177
		1	101	February 8th	1884	39	267
Joseph Blondin	15	4	100	February 11th	1885	45	121
Joseph Franzette	26, 27	4	202	February 11th	1885	45	124
Émile Flummann	31	4	92	June 22nd	1885	42	331
Émile Quesnel	35, 38	6	208	June 22nd	1885	46	45
Jules Ronvaux	30	3	89	September 17th	1885	42	368
Charles ou Carl Piazza	24	5	93	September 17th	1885	42	369
Jules Dole	37, 38	3	194	September 17th	1885	42	371
	B and N ½ of						
	W ½ of						
Émile Quesnel	5	B	218a 2r	October 10th	1885	46	170
Maxime Larière	1	A	153	June 28th	1886	48	180
Jean-Baptiste Legarde dit St-Jean	3	A	139	June 28th	1886	48	181
Émile Quesnel	10	A	91	February 7th	1887	49	114
Eli Brazeau	8	1	96	May 17th	1887	49	216
Charles T. Smith	22	A	103	May 17th	1887	50	5
George Harman	22	1	99	May 17th	1887	50	6
Dorice Bélanger	23	3	98	July 7th	1887	49	281
Isidore Vézeau	6	3	101	June 12th	1888	55	16
John Poupore	16	5	138	January 3rd	1889	54	11
Napoléon Blais	9	2	102	January 3rd	1889	55	213
	14, W ½ of						
		5	102	July 8th	1889	56	285
Édouard Leduc	31, 32	7	204	August 15th	1889	58	86
George Clément Mousseau	27	2	100	October 19th	1889	58	177
Moise Rochon, ar	3	2	101	November 27th	1889	58	219

“TERRES DE LA COURONNE”
 LIST OF LANDS GRANTED BY THE CROWN IN THE
 PROVINCE OF QUEBEC FROM 1763 TO DECEMBER
 31st, 1890.

MISSION DE SUFFOLK

Au début des années 1870, l'accroissement rapide de la population obligèrent monsieur Caron, curé de Ripon, et monsieur Guay à rendre visite à la mission de Suffolk environ trois fois par année.

En 1876, monsieur Motte, curé de Hartwell, prit la relève en s'engageant à s'y rendre huit ou dix fois par année moyennant la promesse écrite des colons de lui rembourser un certain montant pour ses frais de voyage. Quelques chefs de famille ne pouvant, par la suite, payer cette modique redevance, le curé dut faire des instances.

La misère et l'intransigeance des autorités catholiques, créèrent un climat de mécontentement qui eut pour principale conséquence "l'apostasie" de plusieurs familles; d'où nous vient cette expression "les suisses de Suffolk".

Madame Grant de Montréal, dirigeante d'une société biblique et financièrement avantagée, envoya des émissaires parmi les pauvres gens de ce coin reculé. La mise en place d'une école, d'un lieu de culte, ainsi que l'assistance matérielle et financière qu'apportèrent ces nouveaux missionnaires eurent tôt fait de gagner des âmes à leur croyance.

Pour décrire la misère qui régnait à l'époque, il suffit d'évoquer l'arrivée dans une région hostile d'un nouveau colon et sa famille chez qui l'expérience antérieure n'a rien appris sur le défrichement des terres et la culture des sols.

INSTALLATION DES NOUVEAUX ARRIVANTS

Après une longue journée de marche à travers des sentiers à peine battus, la famille arrive en pleine forêt sur un lot assigné par le gouvernement. Le premier soir, chacun doit dormir à la belle étoile sur un lit de branches de sapins.

En plus du cheval qui a transporté son maigre butin, ustensiles, assiettes et marmittes de fer blanc, un peu de farine, si le nouveau venu à la chance de posséder une vache, la famille pourra boire du lait.

Dès les premiers jours, il coupera et équarrira le bois pour construire sa maison et graduellement, il défrichera pour cultiver son lopin.

Si par bonheur, le nouvel arrivant connaît un métier, tel le père de monsieur Polydor Larose qui fabriquait des bardeaux et allait les vendre à Saint-André Avellin, cela lui assurait un revenu en attendant que la culture de la terre



Habitation typique des premiers arrivants.

lui permette de "survivre". Ce métier était transmis de père en fils, pour ne pas dire en fille, car madame Desneiges Larose a même prêté main forte à son mari pour la fabrication des bardeaux qui devaient recouvrir leur maison et les autres bâtiments.

Presque tous les travaux étaient faits à la main, semailles, fauchage et battage. Chevaux et boeufs étaient attelés pour les labours et le charroyage. Au moment des récoltes, les "corvées" étaient de mise.

Nos ancêtres savaient tirer profit de tous les produits de la terre pour la nourriture de la famille et des animaux ainsi que pour la fabrication des vêtements, tout y passait. Après la tonte des moutons, la laine était lavée, cardée et filée pour le tricot et le tissage d'étoffe du pays. Le lin était transformé en toile. Même les chaussures (souiers de beu), les chapeaux de paille en été, le savon, etc. étaient de fabrication artisanale.

On échangeait souvent des produits agricoles, animaux de boucherie, bois de chauffage ou de construction, beurre, travail d'artisanat contre des tissus et des denrées que l'on ne pouvait pas se procurer sur place.

La chasse et la pêche occupaient souvent la journée du dimanche et apportaient ainsi de la variété au menu constitué généralement de soupe au pois, de galettes de sarrasin, d'omelettes et de grillardes de gros lard salé. Perdrix, chevreuil étaient apprêtés avec doigté, et pour les jours maigres, quelques poissons pris au lac voisin agrémentaient le repas.

PREMIÈRE CHAPELLE

Monsieur Motte eut pour successeurs, messieurs Magnan et Guy qui visitèrent la mission sept ou huit fois chaque année. Depuis 1874, la messe se célébrait dans des maisons privées. En 1881, sous l'administration de monsieur Bray, curé de Hartwell (Chénéville), il fut décidé de bâtir une chapelle. Monsieur Bélanger, curé de Saint-André Avellin, délégué par Mgr Duhamel pour faire le choix d'un site favorable, opta pour un emplacement sur le bord d'un lac, entre les lots 32 et 33 du 5e rang, au grand mécontentement des gens du village de Namur, situé à trois milles plus au sud.

Le 4 juillet 1881, on décida de construire une chapelle de 40 par 46 pieds avec l'argent de la Société de la Colonisation (dirigée alors par le Curé Labelle des Pays d'En-Haut). À peine ébauchée, elle ne mettait les fidèles à l'abri ni du vent, ni de la pluie, ni même de la neige. Il faut dire qu'à cette époque, les prêtres originaires de l'est du Canada ou d'ailleurs, qualifiaient notre région de "Pôle Nord". En fait, des températures de 30 à 40 degrés sous zéro se prolongeaient des semaines durant.

La mission de Suffolk fut successivement desservie par les curés de Hartwell qui vinrent après monsieur Brady: messieurs Dacier, Francoeur et Mangin jusqu'en 1888. Ce dernier prêtre y allait tous les mois. Puis, le curé de Hartwell obtint un vicaire, monsieur Charles Proulx, qui fut spécialement responsable de Suffolk.

PREMIER CURÉ RÉSIDANT

En 1889, cédant aux désirs maintes fois exprimés par les catholiques de Suffolk, Mgr Duhamel nomma monsieur Proulx premier curé résidant de cette paroisse mise sous le patronage de Saint-Émile en souvenir de monsieur Émile Quesnel de Saint-André Avellin. Cet homme a su conquérir la sympathie des premiers colons, entre autres de messieurs Bernard, Dauvissat, etc...

La tâche de monsieur Proulx s'avéra particulièrement ingrate et difficile, car déjà trois écoles protestantes et une chapelle baptiste existaient avec un ministre permanent pour le village de Suffolk.

Faute de presbytère, le nouveau pasteur vécut pendant deux ans dans la chambre haute de la pauvre maison d'école catholique qui à elle seule formait à peu près tout le village de Saint-Émile. Ne pouvant payer en argent leur support, plusieurs paroissiens fournirent bois et main d'oeuvre à leur curé afin qu'il puisse se construire un presbytère à peu de frais.

Les catholiques de Suffolk étaient trop pauvres pour pouvoir soutenir leur curé, ce dernier dut alors faire appel à la générosité de Mgr Duhamel et de certains bienfaiteurs de Montréal. Grâce à sa puissante énergie et à son grand coeur, monsieur Proulx ramena parmi ses ouailles quatre chefs de famille, ce qui le consola des déboires qu'il avait eu à subir au cours des cinq dernières années. Il fut nommé (2 août 1894) curé de la nouvelle paroisse de Kiamika et céda ce poste de dévouement à monsieur Chamberland, alors vicaire de Papineauville.

Entre temps, soit le 17 septembre 1890, la première cloche (307 livres) avait été bénite et avait reçu les noms de Léon, Thomas, Émile et les parrains et marraines étaient: A. Leduc, Louise Quesnel, Euclide Leduc et

Théona Leduc. Un orgue fut acquis l'année suivante (1891).

Monsieur Chamberland ayant été nommé curé de Sainte-Rose de Lima, fut remplacé le 19 octobre 1896 par monsieur Vital Pilon, vicaire d'Embrun. Cette même année, Mgr Duhamel conseillait aux paroissiens de construire une nouvelle église plus spacieuse et mieux aménagée. La première chapelle étant située sur le sommet d'une montagne, il suggère de construire un peu plus bas sur le flanc de cette montagne.

Le 4 octobre 1898, monsieur le Curé Pilon demande à Mgr Duhamel la permission d'aménager une chambre au-dessus de la Chapelle dans le but d'agrandir cette dernière, car l'extrême pauvreté rendait impossible toute nouvelle construction. Pour s'en convaincre, il suffit de dire que durant l'année 1896, les quêtes du dimanche variaient entre 3 et 12 sous. De plus, certaines dissensions entre paroissiens contribuaient encore à paralyser le projet de construction d'une nouvelle église.

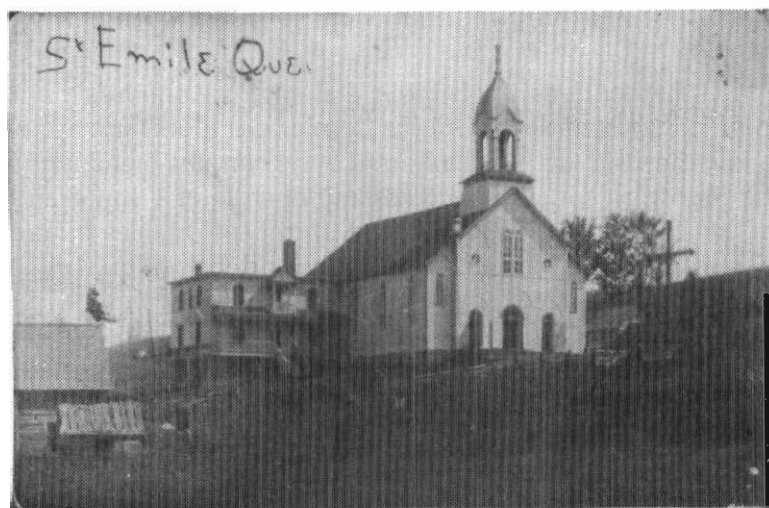


Photo de la première église

La lettre qui suit répondait à une demande de monsieur Pilon:



Archevêché d'Ottawa, le 15 mai 1897

Vénérable P. Pilon,

à Emile de Suffolk.

Vénérable Monsieur,

Le titulaire de votre église est S. Emile, martyr. Tous devez en faire la fête, par l'office et la messe, le 12 juin - qui est le jour fait - tout en vous conformant aux rubriques générales quant à la fête et à la solennité des titulaires.

Le S. Emile que j'ai donné pour titulaire à votre église est celui dont nous avons des reliques à la Basilique - L'authenticité de ces reliques se lit ainsi: Sancti Emili Martiris, Prædie Idus Junis, qui vixit annos XXVIII in pace -

Cette lettre doit être particulièrement conservée dans les archives de votre église.

Je demeure, Vénérable Monsieur,

vos dévoué serviteur

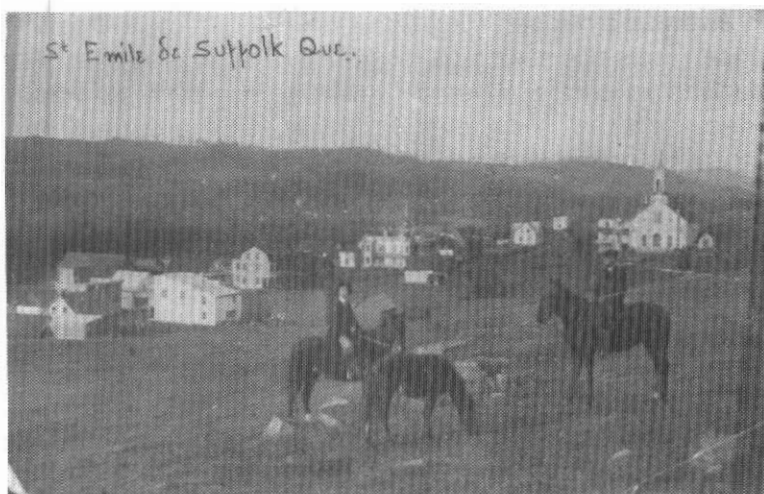
J. Thomas, archev. d'Ottawa

PREMIÈRE ÉGLISE

Enfin, vers le mois de juin 1903, la Fabrique de Saint-Émile fait l'emprunt de 3 000\$ pour construire la nouvelle église (à l'endroit même où demeure madame Desneiges Désormeaux actuellement); elle fut bénite au mois de mai 1904.

Lors de sa visite pastorale en 1905, Mgr Duhamel trouve la paroisse dans une situation financière pitoyable alors que monsieur l'Abbé J. A. Milard est nommé curé en octobre de cette même année. Ses parents, Élie et Eulalie, vendirent leur magasin général de Sainte-Marthe, Comté

Vaudreuil pour venir le rejoindre et se dépenser à son service. Trois ans plus tard, Mgr Duhamel adresse des félicitations au curé et à ses paroissiens pour avoir diminué la dette de 925\$ Monsieur l'Abbé R. Chéné succède à monsieur Milard en octobre 1914. Il s'installe avec la famille Poyet qu'il aurait rencontrée au cours de la traversée en bateau de la France au Canada. Travailleur acharné, monsieur Chéné cultive les terrains de la fabrique et fait l'acquisition de vaches à lait et de chevaux. Un système de chauffage ainsi que de nouveaux ornements sont achetés durant ses années de service. Dans une lettre adressée à Monseigneur, monsieur Chéné demande la permission de ne pas couper sa barbe, soit disant à cause des longues périodes de froid.



Vue du village à l'époque du Curé Chéné.

Le 13 septembre 1925, la fabrique fait l'achat de l'emplacement de l'église actuelle pour la somme de 450\$, soit 50\$ comptant, le solde est de 50\$ par année avec intérêt de 6% (approuvé par Mgr J.-M. Émard, le 16-08-25).

Monsieur l'Abbé F. Labelle remplaça monsieur Chéné en septembre 1926. Durant les années 1927 et 1928, il fit exécuter des réparations générales à l'église et au presbytère puis au mois de juillet 1934, monsieur l'Abbé O. Carrière lui succède.



Premiers curés - 1889-1928.

DEUXIÈME ÉGLISE

Le 7 décembre 1936, l'église et le presbytère furent rasée par les flammes. La dette s'élevait encore à 4 033\$ même si des assurances de 10 000\$ ne couvraient que partiellement les pertes. Monsieur l'Abbé Carrière se mit résolument à la reconstruction et réussit à ériger le nouveau temple au pied de la montagne (site actuel). Mgr Forbes présida la bénédiction de l'église le 31 août 1938.

Épuisé par la maladie, monsieur le curé Carrière dut démissionner et monsieur l'Abbé J.-M. Laperle le remplaça, le 4 octobre 1939. Bien que sa santé laisse à désirer, le nouveau curé fait preuve d'un dévouement sans limites auprès de ses paroissiens et on lui doit l'érection du monument du Sacré-Coeur entre l'église et le

presbytère; monsieur l'Abbé Jean-Marie Laperle est décédé dans la nuit de vendredi à samedi, le 20 janvier 1945, à son presbytère à l'âge de 46 ans. À cause de la prolongation de sa maladie, l'Abbé Gérard Charette a agi comme pro-curé pour quelques temps et monsieur Jean-Émile Martin le seconda comme vicaire. Monsieur Laperle est donc le seul curé à avoir été inhumé dans le cimetière paroissial.

Le 22 mars suivant, monsieur l'Abbé D. Brisebois fut nommé curé de Saint-Émile. Au cours de l'année 1946, il fit construire une sacristie, complément nécessaire à l'église. En 1948, monsieur l'Abbé Jean Berthiaume succédait à monsieur l'Abbé D. Brisebois à la cure de Saint-Émile.



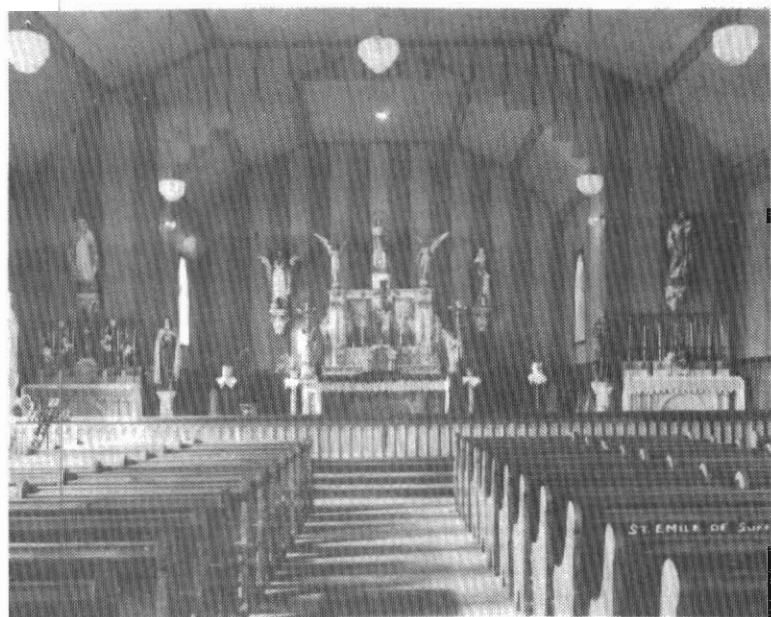
Église actuelle construite par l'Abbé Carrière.



Curés qui prirent la relève à compter de 1926.

Par la suite, les prêtres séculiers et les pères nommés à la cure de Saint-Émile furent:

	Gérard Charette	1952 à 1954
	Jean-Paul Saint-Germain	1954 à 1958
	Cyprien Bélanger	1958 à 1961
	Ernest Denis	1961 à 1964
	Alexandre Laberge	1964 à 1966
	Lionel Malette	1966 à 1969
Pères	Germain Vincent, Montfortain	1969 à 1972
	Wilfrid Racine, Montfortain	1972 à 1973
	Germain Vincent, Montfortain	1973 à 1974
	Georges Lemieux, O.M.I.	1974-1975
	Maurice Larivière, Montf.	1975 à 1976
	Léo Thauvette, C.S.V.	1977 à 1981



Intérieur de l'église construite par l'Abbé Carrière.

ADMINISTRATION MUNICIPALE

Secondés par de nombreux conseillers élus par le peuple, les Maires et Secrétaires-Trésoriers suivants ont tour à tour dirigé les destinées de la municipalité:

Maire

J. A. Dauvissat	01-01-1881	au	10-06-1899
Abel Bernard	28-01-1899	au	05-03-1904
Edouard Jassogne	05-03-1904	au	04-03-1905
Alex Marleau	04-03-1905	au	05-12-1908
Norbert Désormeaux	05-12-1908	au	06-03-1915
Louis Gachet	06-03-1915	au	08-01-1917
Charles Favier	08-01-1917	au	09-01-1921
Aldas Chartrand	08-01-1921	au	05-01-1923
Philiza Forgues	05-02-1923	au	30-05-1931
Thomas Moalli	30-05-1931	au	21-05-1949
Henry Leggett	21-05-1949	au	21-12-1953
Marcel Dardel	21-12-1953	au	02-05-1955
Horace Miron	02-05-1955	au	25-05-1959
Marcel Dardel	25-05-1959	au	13-05-1964
Simon Proulx	13-05-1964	au	02-11-1973
Joseph Roy	02-11-1973	au	08-01-1977
Palma Molloy	17-01-1977	au

Secrétaire-Trésorier

J. A. Dauvissat	09-01-1899	au	03-09-1910
Adolphus Boivin	03-09-1910	au	07-09-1918
Emile Demoors	07-09-1918	au	08-01-1921
Joseph Poyet	08-01-1921	au	05-03-1921
Adolphus Boivin	05-03-1921	au	31-01-1924
Emile Demoors	16-02-1924	au	02-07-1927
René Chartrand	02-07-1927	au	04-02-1928
John Le Masurier	04-02-1928	au	07-03-1949
Norman Poulter	07-03-1949	au	27-06-1953
Georges Desjardins	27-06-1953	au	05-07-1954

Roy Wilburn	05-07-1954	au	02-06-1964
Aimé Trudeau	02-06-1964	au	01-01-1970
Simone Blais	01-01-1970	au

DIVISION EN MUNICIPALITÉS DISTINCTES

Vinoy se détachait des Cantons-Unis en 1920 avec 158 personnes. Trente ans plus tard, en 1950, 170 habitants permettaient à la municipalité de Lac-des-Plages de voir le jour. Quant à Namur, ce n'est qu'en 1964 que le village peuplé de 396 habitants se séparait des Cantons-Unis de Suffolk et Addington. Une partie de Vendée se séparait plus tard pour se joindre à St-Rémi d'Amherst.

LE CONSEIL ACTUEL



Palma Molloy, maire



Margel Larose, conseiller



Roneld Roy, conseiller



Yves Maurice, conseiller



Noël Millette, conseiller



Michel Bisson, conseiller



Lionel Lalonde, conseiller

CIMETIÈRES

Les premiers arrivants décédés et enterrés à St-Émile reposent pour la plupart dans le rang 5 est, côté nord du chemin, voisin du hangar, propriété de monsieur et madame Arthur Valiquette. Quelques-uns ont été enterrés sur leur terre, près de la maison.



Calvaire érigé par monsieur le Curé Laperte.

En novembre 1899, monsieur le curé Charles Proulx demande que le cimetière soit changé de place parce que le premier est situé sur un rocher et que la profondeur des fosses ne peut dépasser trois pieds. Ce n'est qu'en 1909 qu'un second cimetière est ouvert à l'arrière de l'église d'alors, soit quelques centaines de pieds direction nord-ouest; en 1910, un charnier y fut construit.

Au début des années quarante, comme l'emplacement de la nouvelle église est celui que nous connaissons actuellement, monsieur le curé Laperle crut bon de chercher un endroit plus approprié pour le cimetière, soit à l'entrée sud du village (partie du 4^e rang, propriété de Lionel Gollain). Lors de l'inauguration, plusieurs paroissiens descendirent les ossements et les cendres de leurs aieuls pour les déposer dans leur lot nouvellement acquis.

ÉCOLES

Une première demande pour l'ouverture d'une école a été formulée en août 1890, toutefois ce n'est qu'en septembre 1892 que 21 enfants sur une possibilité de 40 se présentèrent à la chapelle où Mathilda Bédard donna les premiers enseignements catholiques français.

En 1897, à cause de la distance que devaient parcourir les enfants catholiques de Namur, et pour éviter qu'un trop grand nombre fréquente l'école protestante, une école fut ouverte avec Emérisa Lalonde comme enseignante pour 15 enfants. Toutefois, cette école fut fermée l'année suivante, faute d'argent.

Mesdames Rosina Landriot, Joséphine Caseault se succédèrent jusqu'en 1900 pour enseigner dans la chapelle. Cette même année, une école fut construite au pied du rang 5 est, et celle de Namur réouvrit ses portes. Victoria Bertrand enseignera à Saint-Émile de 1900 à 1903, tandis qu'Eugénie Sabourin poursuivra sa tâche à Namur jusqu'en 1909. En 1903, le couvent de Chénéville accueille une écolière de Saint-Émile, Flora Côté.

Se succèdent à l'enseignement dans la nouvelle école du Lac Rond (Lac-des-Plages) en 1906 Rose Alba Gauthier, en 1907 Anita Cadieux, en 1908-09 Anna Major. À l'école du village, Laure Locas remplace Laure Bertrand en 1906; Albertine Lacroix, Flora Côté, Ida Bisson y ont également enseigné.

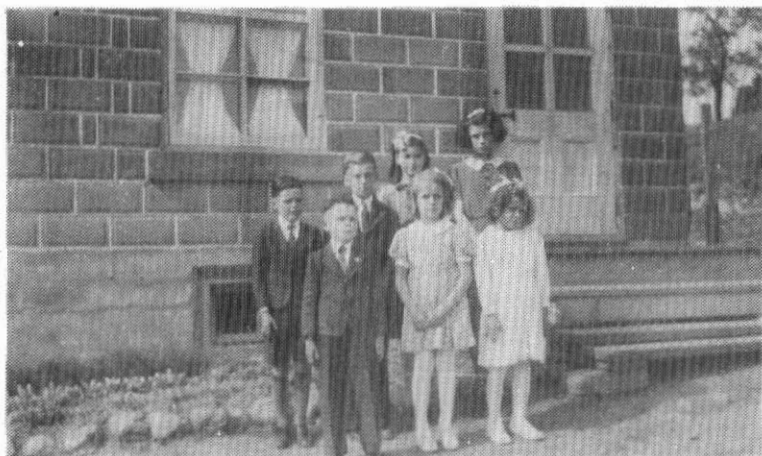
On ouvre deux nouvelles écoles en 1912 - rang 5 ouest et Lac-des-Iles. Mesdames Jeanne Bédard, Alice Chartrand, Rosa Boivin, Marie-Anne Boivin, Joséphine Landriault (Mme Séguin), Blanche Coursol (Mme Quenneville), Cécile Proulx, Irène Vézeau, Denise Saint-Denis, Florida Thomas, Aurore Charbonneau, Laurence Malo, Guy Joubert, Aurore Guérin, Germaine (Larose) Fortin,

Rolande Bisson, Imelda Malo, Estelle Larocque (Mme Rosario Bisson), Marie-Louise Leduc, ont assumé les fonctions de "maîtresse d'école" dans le village et les rangs jusqu'à l'ouverture de l'école centrale (à l'entrée sud/ouest du village) en 1952.



Te reconnais-tu ?...

**... et toi reconnais-tu papa ou grand-papa, et où est maman et grand-maman ?
À vous de scruter attentivement les photos qui suivent.**





École centrale construite en 1952. Fermée il y a quelques années à cause d'un nombre trop minime d'enfants, elle a été acquise par la municipalité qui l'a aménagée pour répondre à ses besoins.

ÉCOLES

Les présences à l'école variaient considérablement suivant les saisons. L'hiver apportait le froid trop intense pour les grandes distances à parcourir; en d'autres saisons on évoquait les travaux de la ferme. Le tableau suivant donne un bon aperçu:

	Nombre d'écoliers	Nombre d'enfants d'âge scolaire
1892	21	40
1893	21	50
1897	36	49
1900	73	85
1902	57	73
1904	70	82
1906	94	153
1908	90	128
1912	119	167

Fait à noter, le salaire annuel des "maîtresses d'école" était de 100\$ en 1892, et en 1909, il était passé à 140\$. Les augmentations se sont accumulées à peu près au même rythme dans les années suivantes.

Aujourd'hui, les enfants de la paroisse doivent tous fréquenter les écoles des villages avoisinants: Notre-Dame de la Paix pour les enfants de la maternelle et de l'élémentaire; Chénéville et Papineauville pour les jeunes du secondaire.

TRANSPORT SCOLAIRE

De nos jours, le transport des écoliers vers les écoles secondaires et la Polyvalente est assuré par une entreprise quasi provinciale, mais ce ne fut pas toujours ainsi.

Lorsque l'école centrale du village ouvrit ses portes en octobre 1952, les parents étaient responsables du transport de leurs enfants vers l'école. La première année, bon nombre des jeunes eurent recours aux services de Moïse Chartrand, moyennant des frais minimes. Pour les enfants venant de Namur, Gabriel Maurice offrit le service de transport. L'auto personnelle ou un petit autobus était utilisé selon les besoins.

Dès l'année suivante, la commission scolaire émit des contrats de transport - messieurs Marcel Dion, Alcide Gérard (1953) et Lionel Vézeau (1954-1958) devenaient responsables du transport des écoliers catholiques de Namur qui devaient se rendre à l'école de Saint-Émile, tandis que Moïse Chartrand était responsable des élèves des rangs et du Lac-des-Iles. Monsieur Parfait Racicot prit la relève suivi par son gendre, Josephat (Bidou) Larose.

MÉDECINS

Croyez-le ou non, Saint-Émile a déjà eu des médecins résidents. Le Dr Joseph-Edouard Milard, frère du curé Milard, et marié à Marie-Antoinette Campeau, se serait installé chez nous en 1905 pour repartir en 1914.

La même année, sous les instances d'Octave Chartrand, le Dr Edouard Martin est venu s'installer à Saint-Émile. Les gens pouvaient venir le consulter à son bureau sit dans le magasin général de monsieur Chartrand. S'il s'agissait d'une visite à domicile, on devait aller le chercher et le reconduire - rémunération d'une telle visite, 5\$. Il décéda subitement, le 24 novembre 1937 à l'âge de 67 ans, lors d'une excursion de chasse en compagnie de Jean-Baptiste Proulx. Au magasin général, on peut encore visiter son bureau qu'on a laissé tel quel.

Le Dr Longpré le remplaça jusqu'en 1940. Par la suite, la population a dû faire appel à des médecins des paroisses des environs.

Les médecins ne pouvant pas toujours se rendre au chevet des accouchées, il y eut des sages-femmes qui leur prêtèrent main forte, entre autres, madame Ubald Roy (Emma Drouin), madame Cyprien Ethier (Théodora Désormeaux), madame Polydor Larose (Desneiges Maurice).

Qui aurait pu penser que St-Émile avait eu son docteur? Eh bien oui, c'était le Dr Edouard Martin, il pratiqua pendant au-delà de 15 ans.



FROMAGERIE

Le 21 décembre 1894, monsieur le curé Chamberland demande à Monseigneur, la permission de construire une fromagerie sur le terrain de la fabrique, permission fut accordée. Cette fromagerie fut construite sur la rive nord/est de la Petite Rouge, soit à l'entrée du rang 5 ouest et Jos Leduc exerça le premier, son métier de fromager. En 1900, la bâtisse fut achetée et déménagée par Camille Chartrand (père).

Par la suite, on y retrouve à titre de fromager: messieurs Delphis Boivin, Gérald Godin, Eugène Lalonde et Philippe Lalonde; ce dernier la céda à Lucien Bélisle en 1945. Un an après, elle fut fermée et démolie.

M. Ovila Bisson, appuyé par son épouse, a travaillé à la fromagerie plusieurs années en qualité de secrétaire pour la pesée des produits laitiers.

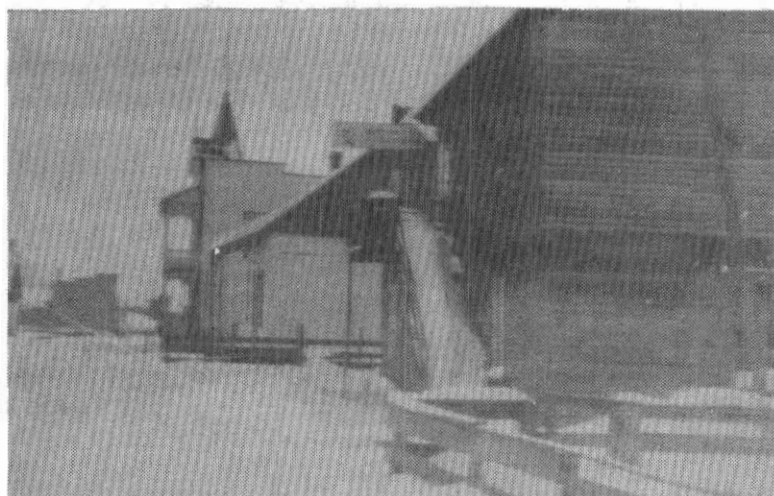
Que retiraient les cultivateurs du lait et de la crème qu'ils portaient à la fromagerie ou la beurrerie? Au dire de madame Omer Larose (Prudentienne Maurice) une vache rapportait cinq sous par jour - un troupeau de sept vaches à l'époque, trente-cinq sous par jour. De biens maigres revenus pour élever dix enfants.

BOUTIQUE DE FORGE

Les premiers arrivants, entre autres, monsieur Abel Bernard, avaient leur petite boutique de forge pour répondre à leurs besoins personnels et ceux de leurs voisins.

La première construite par Ulgère Bisson fut ouverte au public sur le côté est de la route 323. Elle fut vendue à Ferdinand Bissonnette, époux de Maria Archambault. Elle devint successivement propriété d'Aldège Champagne et puis de René Chartrand en 1921 qui la loua à Albert Lafortune de 1927 à 1932. À partir de cette date, René Chartrand y exerça son métier de forgeron jusqu'à l'âge de soixante ans, c'est-à-dire vers 1957, année où il démolissait sa boutique.

Edmond et Emilio Roy auraient également tenu boutique de forge sur le côté ouest de la route, un peu plus vers le nord. Albert Lafortune, à son départ de chez monsieur Chartrand, en aurait fait l'acquisition; elle fut rasée par les flammes quelques années plus tard.



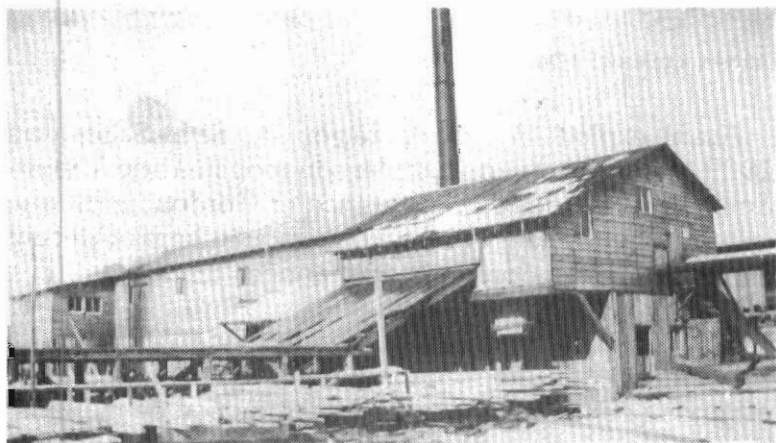
Boutique de forge, successivement propriété d'Edmond et Emilio Roy et puis d'Albert Lafortune. Elle était construite sur le site actuel de l'église.

MOULIN À SCIE

Le défrichement des terres devait apporter une nouvelle source de revenus et permettre de tirer profit de nos belles forêts avec l'installation de moulin à scie. Le premier propriétaire, George Laporte, aurait installé son moulin dans le rang 5 ouest, sur la rive sud/ouest de la Petite Rouge.

Vers les années 1910, Marcellin Charron aurait construit un moulin à scie et une meunerie à l'entrée du rang 7, à gauche du pont. On y retrouve encore des vestiges des fondations et du barrage sur le terrain, occupé maintenant par Walter Charron.

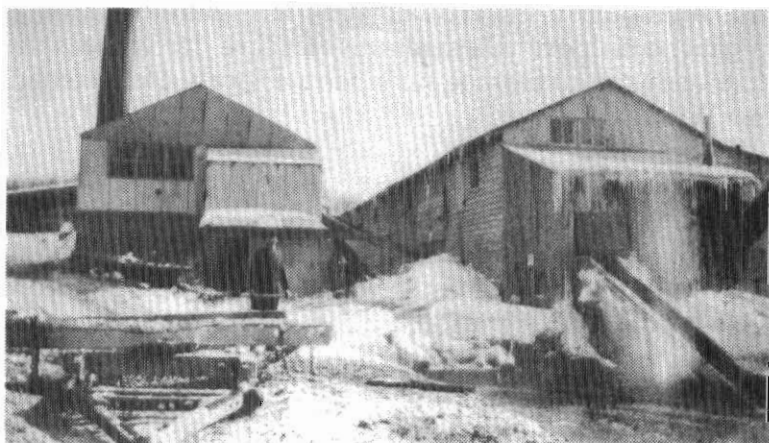
Il fallait trimer dur du matin au soir, beau temps mauvais temps. Heureusement que le moulin était activé par une roue hydraulique à faible débit d'eau, ce qui en ralentissait le processus. Louis Novello, bras droit de monsieur Charron, employait jusqu'à douze hommes qui souvent devaient coucher sur les lieux.



Moulin à scie de Pit Dent.

Un fait assez cocasse est rapporté par Jean-Baptiste Proulx. Un matin, le "couque" aurait fait cuire des oeufs "couvés" pour le déjeuner - était-ce par mégarde ou tout simplement pour jouer un mauvais tour? Inutile de dire que le déjeuner a été coupé court!

Pour ce qui est de la meunerie, le patron se payait en marchandise, soit dix livres de moulée par cent livres d'avoine moulue. Toutes les opérations cessèrent avec le décès de M. Charron.



Moulin à scie de Pit Dent.

Ayant exploité à fond la région de Saint-Sixte, vers 1929, Pit Dent est venu installer son moulin à scie à Saint-Émile avec ses deux fils, Clarence et Gordon, ainsi que les jeunes Quevillon. À lui seul, ce moulin employait cent trente personnes, douze mois par année.

En plus du bois scié, vendu au marchand de gros pour les traverses (tag) de chemin de fer, une partie est planée et vendue dans la région pour la construction de maisons. La croute est également acheminée vers les grands centres pour y faire du bois de chauffage. Tout ce bois provenait des terres patentées, des lots des colons et des terres de la

couronne. Les gages d'un homme et son cheval étaient de cinquante sous par jour.

En 1945, le bois n'étant plus aussi accessible, le moulin fut déménagé à Val d'Or.

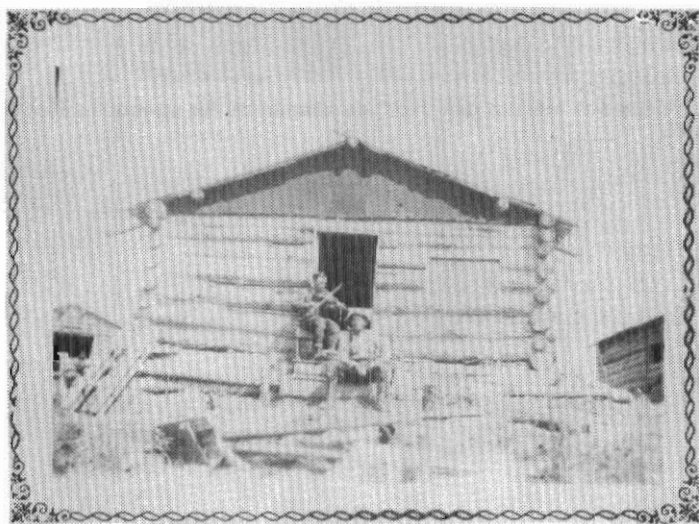


On procède à la mesure des 'tags' de chemin de fer au moulin à scie de "Dent".

CHANTIERS

Une autre façon d'augmenter ses revenus, "l'exil vers les chantiers" où pour s'y rendre l'on doit parcourir par train, en voiture et parfois même à pieds, des distances assez considérables.

Le "camp" (on doit prononcer le 'p') des bûcherons, l'écurie pour les chevaux sont toujours construits près d'un cours d'eau. Formés de branches de sapins et de couvertures de laine apportées par leurs occupants, les couchettes sont alignées autour de la seule pièce qui constitue le "camp". Un poêle dont le tuyau traverse le toit occupe ordinairement le centre du logis où tous les soirs mitaines, chaussons, etc... sont mis à sécher pour le lendemain. Une grande table, quelques outils, une meule et des pierres à aiguiser, un miroir, un ou deux fusils et le modeste nécessaire de toilette de chacun complètent l'équipement du "camp". En plus des bûcheurs, des charretiers, il y a le "couque" qui voit à la préparation des repas et à l'entre-



Camp de bûcherons.



Camp de bûcherons.

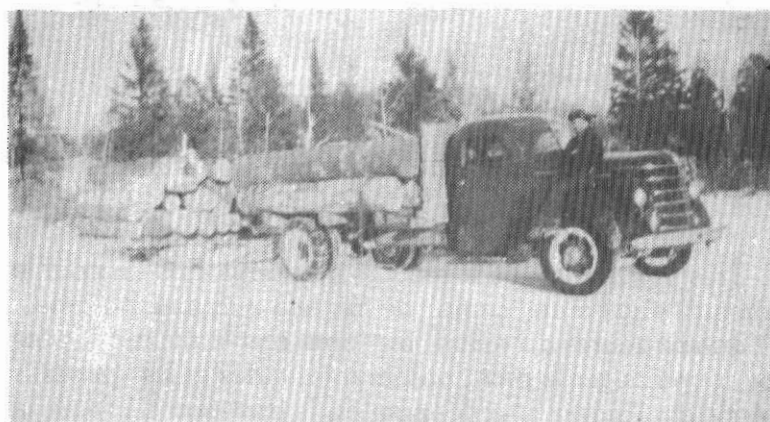
rien général. Il sert, en sorte, d'homme à tout faire pour le contremaître.

Très souvent on aura recours aux services d'un couple lorsqu'il s'agit d'un "camp" de trente à quarante hommes. À quatre heures du matin, madame met la main à la pâte pour boulangier le pain, préparer les tartes et les 'galettes'. Monsieur l'aidera avec les patates, le transport de l'eau, le chauffage du poêle. La journée de travail se terminera vers dix heures en soirée avec le lavage de la vaisselle.

Toute cette équipe est composée en majeure partie de cultivateurs qui quittent la terre après les récoltes et les labours de l'automne; pour revenir pour les semences, au printemps. Pour avoir peiné six jours par semaine, d'une noirceur à l'autre, le bûcheron gagnait de quinze à trente piastres par mois, outre sa nourriture.

INDUSTRIE FORESTIÈRE

Les moulins à scie n'étaient pas les seuls à acheter le bois, il y avait les moulins à papier, James MacLaren, C.I.P., etc... qui par l'entremise des commerçants s'approprièrent le bois des cultivateurs qui au lieu d'aller dans les chantiers, coupaient du bois sur leur terre.



Premier camion servant au transport du bois.

Souvent, le bois était échangé pour des chevaux ou encore de la moulée pour les animaux. Coupé et amené en bordure de la route, le bois était acheté (4\$ la corde) par les commerçants qui le transportaient par camions.

Le premier à transporter le bois par camion à Saint-Émile fut Ovila Bisson; en plus des "Leggett" de Namur, d'autre emboîtèrent le pas, tels Joseph Roy, Ronald Roy, Donat Gollain, etc...

Cependant, ces marchands connurent des temps difficiles lorsque l'huile à chauffage fit son apparition et que les moulins transformèrent leur outillage pour utiliser du



Empileuse (clam) qui aujourd'hui épargne beaucoup de maux de dos à nos bûcherons.

quatre pieds au lieu du trois pieds. Graduellement, de camionneur ou commerçant de bois qu'ils étaient, ces gens devinrent entrepreneurs forestiers - achetant lots ou coupes de bois et s'occupant de l'abattage, de l'ébranchage, de l'empilage et du transport.



Débusqueuse (garette) en usage à l'heure actuelle.

BUREAU DE POSTE

Au tout début (1870) les gens de Saint-Émile devaient aller chercher leur courrier à Namur. Cependant, monsieur J. A. Dauvissat, membre du conseil de comté à l'époque (1885) aurait ouvert le premier bureau de poste et en fut responsable jusqu'en 1914.

Madame Octave (Joséphine) Chartrand en accepta alors la responsabilité et s'aménagea dans son magasin général (situé face au rang 5 est). Bien que chacun pouvait venir chercher son courrier à l'heure qui lui convenait, il y avait criée de la "malle" tous les dimanches sur le perron de l'église après la grand'messe.

Madame Chartrand fut par la suite secondée et remplacée par sa fille, Florida, qui exerça le métier de maître de postes jusqu'en janvier 1967, soit quelque cinquante-trois ans, ce qui lui valut une mention honorable du Gouvernement Fédéral.

Depuis ce temps, Mme Hervé (Eva) Godin en assure fidèlement le service.



Premier bureau de poste ouvert par J. A. Dauvissat, voisin de l'hôtel "en bas" que l'on aperçoit d'ailleurs en arrière plan.

TRANSPORT DU COURRIER

Le courrier arrivait par train à Montebello et était distribué dans les municipalités par des messagers qui effectuaient en même temps le transport des voyageurs.

Au début, le transporteur partant de Notre-Dame de la Paix avec une "team" de chevaux prenait le courrier vers les six heures du matin à Montébello pour le distribuer jusqu'à Saint-émile, et ramener le nouveau, qui devait coucher à Notre-Dame de la Paix à cause de la longueur du trajet, avant d'être acheminer vers le train du lendemain matin, et ce, six jours par semaine, toute l'année durant, jours de fêtes inclus. Ces contrats furent adjugés, entre autres, à Henri Richer, Eugène Lamothe, Norbert Désormeaux, Paul Boyer, Horace Périard (père de Réjean, propriétaire de l'Hôtel St-Émile actuellement) au delà de vingt-cinq ans, et enfin à Moïse Chartrand dont le contrat se termina en 1971. Bien entendu, les moyens de transport ont évolué avec le temps.

Aujourd'hui, les transporteurs doivent aller chercher le courrier à Lachute.

BANQUE

La première banque (Provinciale) vit le jour dans le presbytère du rang 5 est, sous la gérance de monsieur Joseph Poyet. Lorsqu'il quitta Saint-Émile en 1925, madame Alridge Corbeil (soeur du curé Labelle) poursuivit son travail au presbytère et déménagea simultanément dans les maisons de Camille Chartrand père, et d'Alphonse Bisson.

Aimé Trudeau, fils, secondé par sa mère, Florence, dirigèrent les opérations bancaires à Saint-Émile jusqu'à la fin de 1969, alors que le gérant de la banque à Saint-André, monsieur Neveu, décida de fermer cette succursale.

BARBIERS

Plus souvent qu'autrement, la dame de la maison devait s'assurer que les membres de la famille aient les cheveux bien coupés; et que monsieur ait la barbe bien taillée ou rasée, suivant son goût.

Mais, il y eut quand même des professionnels du métier tels Raoul Duchesneau, Moïse Chartrand, Ferdinand Séguin et Valère Fortin.

Après une certaine récession, Saint-Émile profite aujourd'hui des services d'un barbier-coiffeur, tous les jeudis de midi à vingt et une heure en la personne de François.

CHEMIN DE FER

Saviez-vous que dès 1898, le Chemin de Fer de la Colonisation de Montfort et Gatineau demandait l'appui du conseil municipal pour l'extension de leur voie depuis Arundel jusqu'à un point près de Hartwell, soit sur une distance de trente milles.

... et qu'en 1910, le conseil accordait à "The Little Nation River Railway Co", un droit de passage gratuit sur les terres de la municipalité, et ce, libre de taxes foncières pendant 25 ans, à condition qu'une gare convenable y soit construite avant juillet 1913.

Qu'est-il advenu de tout cela? Rien dans les livres et registres ne l'indique. Il reste que la plus proche gare, fut celle de Saint-Rémi d'Amherst située à quinze milles. Celle de Montébello située à vingt-quatre milles obtint la préférence, parce que les trains y étaient plus fréquents et plus rapides. On se souvient que le courrier venait par Montébello.

BOUCHER

Dès 1911, une boucherie avait pignon sur la "rue principale" à Saint-Émile. En effet, Ovila Bisson ouvrait les portes d'un petit magasin qui servait à la fois de restaurant, d'épicerie et principalement de boucherie. Les animaux provenaient des cultivateurs qui en faisaient l'élevage.

Marié à Ubalda Lanthier en 1913, il aménagea une voiture couverte, à l'intérieur de laquelle, il suspendait des



pièces de viande qu'il allait vendre aux gens éloignés du village, tandis que son épouse s'occupait du magasin tout en fabriquant des chapeaux pour dames; elle devenait la première modiste de chapeau.

En 1915, le règlement No 46 exigeait dix dollars par année de toute personne désirant exercer le métier de boucher à l'intérieur des limites de la municipalité; vingt dollars étaient requis des bouchers venant de l'extérieur. Les critiques se faisant de plus en plus pressantes, le conseil abrogea le règlement, en novembre 1917.

Aujourd'hui, Alain Campbell exerce son métier de boucher dans un "dépanneur" où avec son épouse, Réjeanne, et des employés, ils sont au service de la population douze heures par jour, sept jours par semaine.

RESTAURANT-ÉPICERIE

Vers 1939, une maison, construite avec les pièces de la salle municipale récemment démolie, est aménagée en restaurant-épicerie par Moïse Chartrand. En plus d'y vendre diverses denrées alimentaires et articles de ménage, on y trouve liqueurs douces à 5¢, "barre" de chocolat à 5¢ et en été, de la crème glacée maison.



Restaurant construllt par Moïse Chartrand.

Outre le salon de barbier qui met à profit la formation professionnelle du propriétaire, Moïse, obtint l'agence de la Compagnie R.C.A. Victor pour la vente de "radios à batterie" au prix de dix dollars quatre-vingt-quinze chacun. Toutefois, la guerre qui survient peu après, impose le rationnement de beaucoup de choses, entre autres, les batteries. Étant donné qu'il n'y avait pas encore d'électricité, Moïse menace de retourner tous les radios, alors la compagnie s'organise afin que les batteries ne manquent pas.

Après la guerre, lorsque tout rentre dans l'ordre, un nouveau service est ajouté; les clients peuvent commander une soupe et même un sandwich. Plus tard, une salle à manger, où des repas complets seront servis, est aménagée et éventuellement un bar-salon. Malheureusement, un incendie décima le tout en 1978.

Donat Gollain, fils de Joseph et de Bibiane Landry, à son tour, (1947) ouvrit un restaurant-épicerie qu'il revendit trois ans plus tard à Maxime & Aline (Deschamps) Désormeaux. Ces derniers y oeuvrèrent pendant près de trente ans pour ensuite le vendre à leur fils Claude (cuisinier de profession) qui le transforma en salle à manger. Le potentiel des gastronomes n'étant pas suffisamment développé dans la région, Claude revendit à Monique Proulx en 1979. Celle-ci, riche d'une formation de base et d'une sérieuse expérience acquise à l'emploi de l'Hôtel St-Émile, offrant ses plats tout simples et sa savoureuse pizza, ne tarda pas à connaître du succès.

Une dame Poulin-Saint-Cyr a également opéré un petit restaurant-épicerie sur le coin nord/ouest du rang 5 ouest (Chez Jean-Charles Lamothe actuellement). Il appert que sa tarte au sucre faisait fureur à l'époque!

MAGASIN GÉNÉRAL

OCTAVE CHARTRAND (père), entrepreneur forestier à Chénéville s'installe à Saint-Émile avec sa famille vers les années 1898 pour y ouvrir un magasin général. Ayant débuté modestement, en 1908, il fait construire un vaste magasin qui constitue aujourd'hui un monument historique.

Un véritable complexe commercial à l'époque, on y retrouvait un bureau de poste, un bureau de médecin, une variété de marchandises partant de la fine dentelle aux sacs de jute, des thés et cafés importés, aux grains bruts, fruits des récoltes locales. Les vastes contenants de sucre, farine ou mélasse voisinaient appareils ménagers et aratoires ainsi que les matériaux de construction.

N'allez pas croire que dame propreté était absente, certes non, car chaque membre de la famille accomplissait ses tâches et responsabilités et ce jusqu'à ce que l'un ou l'autre



Magasin général - Octave Chartrand.

quitte pour s'établir ailleurs (René et Moïse). Rosalinda, Hervé et Florida sont demeurés dans l'établissement jusqu'à un âge avancé. Son actuel propriétaire, Jean-Guy Chabot (petit-fils d'Octave) est fier de son acquisition, même si les nouvelles habitudes commerciales ne lui permettent pas d'en tirer un revenu adéquat.

Le terrain sur lequel était situé l'ancien magasin général (aujourd'hui la résidence de la secrétaire municipale, Simone Blais, et sa famille) fut acheté par JEAN-BAPTISTE BLAIS et l'acte fut rédigé devant Me Zacharie Rivard en 1902. Par la suite, monsieur Blais y construisit un magasin afin d'accueillir les colons.

Ce commerce fut vendu le 3 juillet 1912 à Ambroise Désormeaux qui à son tour le céda à Polydor Larose le 17 avril 1925. Le 13 juin de la même année, monsieur Larose le vendit à Henri Bernard qui l'exploita durant dix neuf ans, c'est-à-dire jusqu'en septembre 1944.

Après ces années de labeur, monsieur Bernard vendit le magasin à la famille Joseph Brien, bien connue de tous les gens de Saint-Émile et des environs. À compter de 1945, le commerce connut un nouvel essor. Gens des rangs et du village venaient s'approvisionner au magasin ouvert le dimanche comme la semaine. Bien souvent, c'était un rendez-vous pour jaser tout simplement ou pour chercher



Intérieur du magasin général - Blais - Bernard - Brien.

les nouvelles. En 1967, lorsque madame Brien tomba malade, ce fut également la fin de ce commerce où l'on trouvait à peu près de tout: farine, sucre, vinaigre, huile à lampe, tissu à la verge et même des bonbons à la 'cenne'.

Un fait cocasse à rapporter, ce magasin qui fut vendu cinq fois de 1912 à 1944, le fut toujours pour la même somme, soit deux mille dollars.



Vue du village ainsi que du magasin général "Octave Chartrand".

Vers 1897, CAMILLE CHARTRAND (aucun lien de parenté avec Octave) natif de Saint-Vincent de Paul décide de tenter sa chance chez nous, plus précisément dans le rang 5 est.

Après avoir défriché un coin de terre, il opte pour la culture du tabac qu'il ira vendre à Chénéville au prix de vingt-cinq sous la livre, petit commerce qui lui permet d'acheter cheval et charrue pour améliorer sa terre et assurer une meilleure subsistance à ses cinq enfants.

Âgé de 54 ans, il abandonne la terre pour construire un magasin qu'il saura agrandir et administrer avec succès jusqu'à ce que son fils Charles, marié à Alice DeMoors (1914), le lui achète en 1919. De cette union naissent



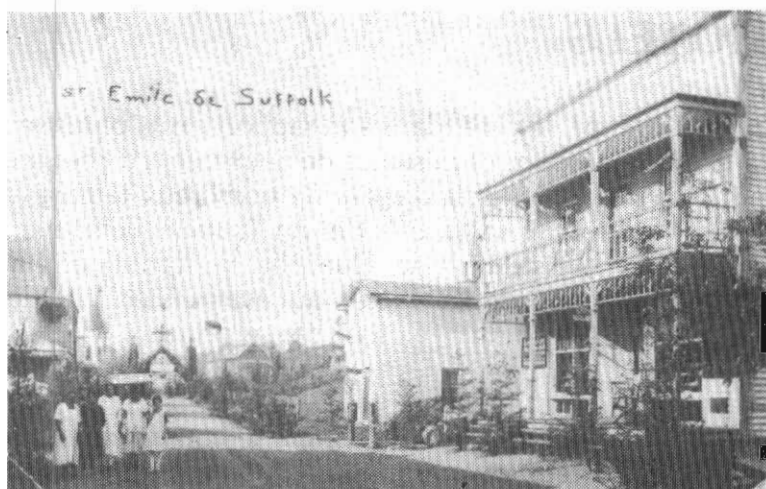
Intérieur du magasin général - Blais - Bernard - Brien.

deux filles et un garçon (Camille, seul survivant) qui après avoir complété des études commerciales au Collège Sacré-Coeur de Victoriaville, se joint à l'Aviation Royale Canadienne en 1940 où il servira pendant cinq ans, dont deux outremer dans la campagne France-Allemagne.

Après sa libération en 1946, il épouse Violette Laver-



Extérieur du magasin général - Blais - Bernard - Brien.



Magasin général de Camille Chartrand à l'extrême droite.

de Notre-Dame de la Paix et prend possession du commerce familial pour s'en départir au profit de Marcel Duchesne en 1967. Malheureusement, une couple d'années plus tard, le feu dévasta magasin et maison.

Trois générations se sont succédées 62 ans durant dans cette entreprise familiale de Saint-Émile et ce bref historique à contribué à créer chez Camille et les siens, une certaine nostalgie du pays et comme il dit si bien "Home, Sweet Home, There is no Place like Home" - "Qu'il fait bon vivre chez soi".

HÔTELS

En 1891, M. le curé, dans son rapport sur la paroisse à son évêque, souligne l'existence de deux débits de boisson non licenciés. Toutefois d'après de nombreux témoignages, chacun avait sa recette de vin (patate, betterave, cerise ...) et la distillation de "Baboche" ou "poutine" était chose courante pour les danses qui avaient lieu dans les maisons privées un ou deux soirs par semaine.

Lorsque le gouvernement commença à émettre des licences pour les tenanciers d'Hôtels, le conseil municipal devait signifier son acceptation sur la demande et le certifi-



Hôtel St-Emile (Périard) actuellement, soit quelque 60 ans plus tard.

cat. (1901) La clientèle des hôtels était surtout composée de commis voyageurs et de gars de chantiers ou de moulins à scie. Un premier règlement municipal de 1919 exigeait un plus grand nombre de chambres bien tenues, le remplacement du comptoir dans la salle principale par des tables et des chaises en plus d'une taxe d'affaires annuelle de 20\$ - une seule infraction signifiait la révocation du permis. En 1923, on permet aux hôteliers de vendre de la bière au verre et ce sans repas.

HÔTEL (Périard) ST-ÉMILE - Vers les années 1910, on suppose que pour grossir ses goussets, Thomas Racicot aurait commencé à vendre sur la "slide" bière, vin et petit blanc dans sa maison privée. Il avait en effet à sa charge en plus de sa femme, Dalila Thomas et son garçon, Parfait, les membres de trois autres familles. La photo qui suit nous les fait connaître.



De gauche à droite - Léa Thomas, Marcel Thomas, Florida Thomas, Thérèse Brien, Edouard Thomas, Moïse Thomas, Antoine Thomas, Jean-Marle Thomas, Mme Dalila Thomas Racicot, Thomas Racicot, Florine Thomas, Angélique Thomas (mère de Pierre) Pierre et Orient Thomas.

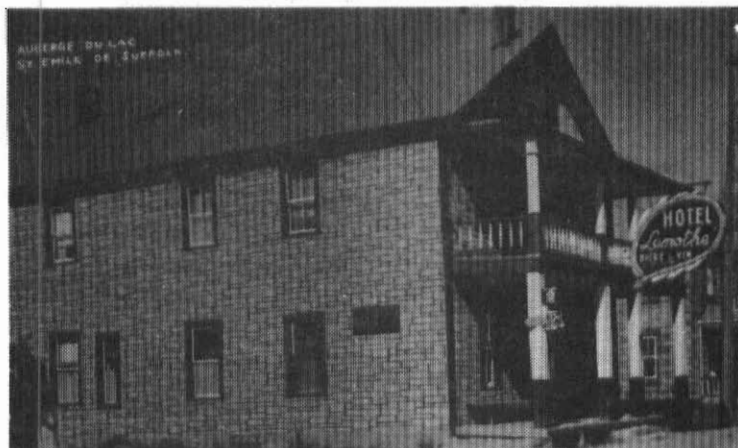
Après un certain temps, il obtint un permis pour vendre de la boisson, loger et nourrir la clientèle. Lorsque son garçon, Parfait, se maria en 1930, son épouse, Valentine Désormeaux, dût prendre en main toute cette besogne en plus de mettre au monde et élever trois enfants, Suzanne, Lorraine et Marjolaine. La bâtisse avait été agrandie, des

murs avaient été abattus, d'autres construits, le tout suivant le niveau du sol qui s'élevait vers le nord, de sorte que pour aller d'un appartement à un autre, on devait monter ou descendre deux ou trois marches. Les "split level" ne sont donc pas une récente invention! Le bar, à cette époque, ressemblait plutôt à une cellule de prison, car il était entouré de grillage; seul un guichet permettait de donner les spiritueux aux clients.

Vers 1942, Parfait Racicot vendait son hôtel pour se consacrer à la mécanique générale. Le nouvel acquéreur, M. Bérubé, la revendit à Léo Pilon en 1944. Ce dernier jeta des murs par terre afin de créer de plus grandes salles et niveler le plancher. Son épouse Georgette y installa même une boutique où elle vendait bijoux, "odeurs" ou parfums et lingerie. En 1961, Jacques Desjardins acheta l'hôtel et durant son séjour il subdivisa, ce qui constituait alors la salle à manger pour y aménager la cuisine, agrandissant ainsi la principale salle. Le bar fut également changé de place.

Lorsque Réjean Périard s'en porta acquéreur en mai 1968, un orchestre (Les Tuners) composé de quatre musiciens de la région, y avait déjà fait ses preuves et continua à divertir les clients pendant encore sept ans sous la nouvelle administration. Des changements radicaux ont été de nouveau apportés - chambre froide, bar, agrandissement du côté du lac, rénovation complète des chambres, décoration intérieure et extérieure, installation d'une discothèque, le tout pour répondre aux goûts de la clientèle.

HÔTEL CHEZ TI-GUY - Au début des années 1900, Alexandre Chartrand fait construire un immeuble de trois étages, avec lucarnes, grands balcons entourés de balustrades ouvragées qui lui donnait un cachet bien particulier. En plus des vingt-quatre chambres, une salle à manger et une salle de séjour furent érigées pour accueillir les clients



de ce qui allait devenir un hôtel.

Malheureusement, un incendie s'étant déclarée dans une maison voisine durant la messe le jour de l'an matin 19 , rasa de fond en comble maison et hôtel.

Reconstruite, elle devenait propriété de Victor Gollain et Camille Khoury de 1915 - 1918. Messieurs Jos Chartrand et Albert Gollain en firent tour à tour l'acquisition. En mars 1947, Jean-Charles Lamothe l'acheta pour la revendre en 1952 à Aimé Trudeau qui l'opéra avec l'aide de son épouse Florence et de son fils, Aimé. Le décès de monsieur Trudeau en 1968 et la santé chancelante de madame forcèrent cette dernière à confier la gérance à la famille de son frère, Rodolphe Blais. Plusieurs changements furent apportés à l'hôtel avant qu'elle ne devienne la propriété en 1971 de Donat Gollain qui lui donna un nouveau nom "Hôtel Coronet". Vendue à Robert Bourgeois en décembre 1972, elle fut administrée par Rolland Foley de décembre 1974 à septembre 1976 sous le nom de "Manoir de la Petite Rouge". En janvier 1980, Guy et Rachelle (Bourgeois) Bernard s'en portèrent acquéreurs et sous sa nouvelle appellation "Chez Ti-Guy" on s'efforce de lui donner une ambiance "entre amis" tout en poursuivant certaines rénovations.

ÉLECTRICITÉ

1947 - La Gatineau Power, fondée en 1914 et alimentée par différents barrages régionaux, desservait la plupart des villages tandis que la Coopérative Électrique de Papi-neauville fondée en 1946 à Ripon par Jean-Paul Diné et d'autres sociétaires achetait l'électricité brute de l'Hydro-Québec pour la distribuer dans Vinoy, les rangs de Saint-André et autour du Lac Simon.

Parce que la Gatineau Power pouvait devancer la Coopérative de quelques années pour amener l'électricité à Saint-Émile via Ripon, Chénéville et Namur, la population opta en sa faveur. C'est le 7 décembre 1947, peu avant cinq heures de l'après-midi, qu'une première ampoule électrique brilla dans le restaurant de Moïse Chartrand. C'est d'ailleurs ce dernier qui eut la responsabilité d'allumer, d'éteindre et de voir à l'entretien des lumières de rues lorsqu'elles furent installées peu de temps après. Vous devinez bien qu'une atmosphère spéciale régna lors de la messe de minuit de Noël 1947.

L'électrification rurale se fit progressivement au cours des trois années suivantes pour desservir les abonnés éventuels des rangs et de Lac-des-Plages. Bien qu'opposé à cette nouvelle forme de mieux vivre, Rosario Bisson (rang 5 est) fut le premier à être "filé", maison et bâtiments de ferme pour la somme de 200\$, essayez d'en faire autant aujourd'hui!

L'Hydro-Québec ayant obtenu le monopole de cette ressource naturelle lors des élections provinciales de 1962, la Gatineau Power est dissoute en 1963, ainsi que la Coopérative, l'année suivante.

TÉLÉPHONE

L'existence légale de la Compagnie de Téléphone de la Petite Nation a été reconnue par des lettres patentes émises par Sir Louis A. Jetté, Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec, le 12 juin 1902, année où un premier appel est placé entre Chénéville et Papineauville.

Les premiers actionnaires de la Compagnie furent le curé VITAL PILON de Saint-Émile de Suffolk, le curé Adrien C. Guillaume de Chénéville, messieurs Henri Lefebvre, ingénieur civil et arpenteur, Hugues Locas, marchand de Chénéville, Julien Brayer dit Saint-Pierre, notaire de Ripon, Nicholas Chéné, marchand, Avila Tellemosse, vétérinaire, le Dr Albert Aubry et le Dr Joseph Beaulne.

Au début, on fit l'acquisition de la ligne télégraphique appartenant au Canadien-Pacifique qui reliait Papineauville et Chénéville. En 1904, on procède à la construction de la ligne téléphonique de Chénéville à Notre-Dame de la Paix. En 1905, la compagnie se relie au réseau de la Compagnie Bell (du nom de l'inventeur Alexandre Graham Bell - 1876). Ces débuts, quoique modestes, assuraient des communications satisfaisantes entre les habitants de Papineauville, Saint-André Avellin, Chénéville, Ripon, Notre-Dame de la Paix et Saint-Émile où le premier "central manuel" était installé chez Ovila Bisson.

Le siège social de la Compagnie fut transféré de Chénéville à Saint-André Avellin lorsqu'en 1943, monsieur Omer Richer en sa qualité de Président effectua une réorganisation complète. Il y eut alors l'installation de nouvelles lignes, la réfection des autres, l'inauguration d'un service jour et nuit et à Saint-Émile un "central semi-automatic" devint la responsabilité de la famille Moïse Chartrand. À ce moment-là, les gens de Saint-Émile pouvaient communiquer directement avec Boileau, Vendée,

Saint-Rémi, Namur et Lac-des-Plages sans devoir passer par l'opératrice.

Peu après, le "Central" fut déménagé dans la maison au sud du magasin général et Lorraine Chartrand (Chabot) y fit ses débuts comme opératrice et Mme Georges Desjardins lui succéda. En 1956, Annette Larose (Lamothe) pris la relève jusqu'en 1962 alors qu'un "central automatic" était installé à Saint-André Avellin. Étant donné son expérience, madame Lamothe fut invité à suivre le progrès, ce qu'elle fit d'ailleurs, car elle revient dans son patelin qu'après une absence de sept ans et demi.

Vers la fin des années 1950, la majorité des parts de la Compagnie furent achetées par "Continental", et plus récemment par "Télébec". Nous ne nous permettrons pas ici de commenter la qualité des services depuis quelques années.

Comment ça se passait...

MARIAGE

Au début des années 1900, la coutume voulait que l'on se marie le lundi matin, le dîner étant donné chez les parents de la mariée et le souper chez les parents du marié.

Chacun sortait ses plus beaux atours, ainsi que son plus bel attelage pour l'occasion, n'oubliant pas d'apporter une bonne bouteille de "whisky" ou de "poutine" afin de se délier les jambes pour la danse. De temps à autres, on y va de chansons à répondre, de blagues et quelques fois de bons tours.

Plus les familles étaient nombreuses, plus la noce se prolongeait, car "toute la noce" devait rendre visite aux frères et soeurs des nouveaux époux. C'est donc dire que ces derniers devaient remettre la lune de miel à trois, parfois quatre jours ou même davantage. Mais, il faut croire



M. et Mme Michel Molloy lors de leur 60e anniversaire de mariage en 19.



Voiture d'antan "Buggy".

que l'on reprenait le temps perdu car les familles étaient nombreuses - toutefois, la télévision n'avait pas encore fait son apparition et le mode de vie était bien différent.

Mentionnons seulement la famille de monsieur et madame Michel Molloy (né Ida Galipeau) qui fit baptiser sept de ses huit enfants à Saint-Émile et un à Saint-André pour raison de santé de la mère. Aujourd'hui ce couple compte soixante-cinq petits-enfants et cent cinquante-quatre arrière-petits-enfants.

Issu d'un grand-père irlandais et d'une grand-mère anglaise, Michel Molloy est né à Montréal et arriva dans les limites de Boileau/Saint-Émile à l'âge de deux ans; Il en a maintenant quatre-vingt-dix et son épouse, quatre-vingt-deux; ils résident maintenant dans leur maison dans le village de Saint-Émile.

LOIN DU VILLAGE

Originaire de la région de Montréal, Henri Ethier, sa femme Henriette et leurs enfants passent par Papineauville, Saint-André Avellin, puis Chénéville pour finalement s'installer dans le rang 7 de Saint-Émile; les vents et les pluies glacées de l'automne ne leur permettant pas d'aller plus loin.

Plusieurs autres familles, dont les descendants vivent

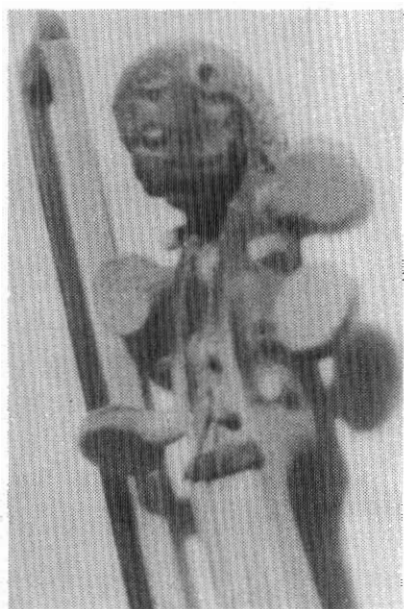
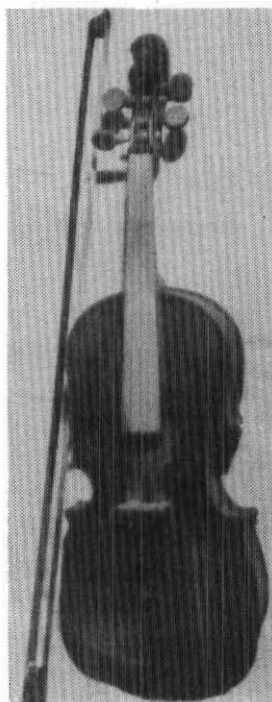


M. et Mme Cyprien Ethier, lors de leur marlage en 1923.

encore parmi nous, sont venues partager les peines et les misères de ces premiers arrivants dans le rang 7 - pour ne mentionner que les Bonamie, les Simard, les Roy, les Chamillard, les Désormeaux, les Chartrand...

Henri Ethier fils (âgé de dix ans à son arrivée) marié à Marie Roy, vécut dans la maison paternelle où ils y élevèrent quinze enfants, dont six sont encore vivants. Cyprien, maintenant âgé de quatre-vingt-cinq ans est l'aîné des survivants et demeure maintenant dans le village avec son épouse, Théodora Désormeaux, entourés de presque tous leurs enfants et petits-enfants.

Ce charmant couple garde en mémoire une foule de souvenirs, il leur suffit de prendre en main ce fameux violon construit de toute pièce par l'oncle Zacharie Ethier, dont le manche sculpté à la main constitue un véritable chef d'oeuvre.



Il reste que pour passer le temps, Henri, père de Cyrien, prenait plaisir à jouer sur ce violon, y allant même d'une rengaine de son répertoire! Toutefois, les gens de la maison n'appréciaient pas toujours ses talents, car plus souvent qu'autrement, on l'invitait à aller donner son concert dans la nature; habitude qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours.

Madame Ethier se rappelle s'être souvent éveillée en pleine nuit et entendre son beau-père chanter et jouer du violon tout en se promenant dans le chemin. Il faut dire que cette dame, de par ses connaissances en qualité de sage-femme, devait souvent se rendre au chevet des accouchées de son rang, le médecin ne pouvant pas se rendre à temps sur les lieux pour la "visite des sauvages".

L'EXIL

L'exil des hommes vers les chantiers ou des jeunes filles vers la ville, créait de longues séparations que l'on meublait par un échange de lettres qui apportaient les bonnes et les mauvaises nouvelles. Souvent les coeurs s'ouvraient pour émettre des messages qui entretenaient l'amitié et l'amour. Alors, on ajoutait en post-scriptum à sa lettre une courte poésie comme celle glanée ici et là en fouillant dans le passé des familles.

Plusieurs années se sont écoulées sans que je te
connaisse, mais un seul de tes regards a su me
charmer et me dire, JE DOIS T'AIMER

Dis-moi pourquoi ton coeur soupire
Dis-moi la personne que tu désires
Dis-moi, réponds-moi par un soupir
Dis-moi ce que je dois faire pour être aimé

Si après ma mort, tu ouvres mon coeur, tu y
trouveras graver en lettres d'or, JE T'AIME ENCORE

La rose dans le rosier a toujours la première place,
mais toi dans mon coeur tu auras le même bonheur.

Dans le chemin de la vie on s'éloigne souvent,
mais dans le coeur on est toujours présent.

La fleur éloignée d'un rosier se fane et se flétrit,
moi séparé de toi, je pleure et je m'ennuie.

Si la rose est la reine des fleurs
celui que j'aime est le roi de mon coeur

Autant de feuilles qui tomberont des arbres,
Autant de mes pensées iront vers toi.

Dans le jardin, j'aime les fleurs,
Dans le monde, je préférerais ton coeur.

ASSOCIATIONS RELIGIEUSES OU SOCIALES

Plusieurs regroupements religieux et sociaux furent établis à St-Émile et quelques-uns connurent des activités plus ou moins fébriles et prolongées.

- 1890 Confrérie du scapulaire du Mont-Carmel
- 1893 Confrérie de la Ste-Famille
- 1894 Confrérie du Rosaire Perpétuel
- 1895 Ligue du Sacré-Coeur
- 1898 Ligue de St-François de Salle
- 1899 Ligue de Marie-Reine des Coeurs
- 1907 Ligue de la Tempérance
- 1910 Dames de Ste-Anne
Enfants de Marie
Cadets du Sacré-Coeur
- 1941 Cercle des Fermières
- 1944 Apostolat-de-la-Prière
- 1949 Tiers-Ordre de St-François
- 1953 Croisade Eucharistique
Cercle Lacordaire et Jeanne d'Arc
- 1966 Comité des Loisirs
- 1971 Comité des Citoyens

Les années quarante virent disparaître bon nombre des confréries, la zizanie refaisant surface pour des raisons telles: la hausse des taxes scolaires, le site de la nouvelle église, etc...

LE CERCLE DES FERMIÈRES

célèbre cette année quarante années d'activités fructueuses. Lors de l'assemblée de fondation, le 6 mai 1941, Mlle Aline Champoux, conférencière déléguée par le gouvernement, énonce les avantages d'un Cercle en milieu rural. Parmi les invités d'honneur, M. L'Abbé Jean-Marie Laperle, curé de la paroisse, souligne la présence de l'au-

mônier diocésain, M. l'Abbé Ernest Préseault et de M. Thomas Rollain, agronome de Papineauville.

Un bureau de direction est immédiatement mis en fonction sous la présidence de Mme Henri Bernard, Mme Alexandre Bisson la seconde à titre de vice-présidente, alors que Mme Thomas Moalli sera responsable du secrétariat avec Mme Thomas Racicot comme bibliothécaire. Les conseillères élues sont dans l'ordre - Mme Théodore Carrière, Mme Emilio Roy et Mme Hervé Ethier, le tout avec la bénédiction de l'Abbé Laperle, aumônier.

Avec l'aide de techniciennes à l'emploi du gouvernement, les membres apprennent les secrets de la couture, de la cuisine, du jardinage, de la filature, du tissage, du tricot et autres travaux d'artisanat. Bien que les fonds soient minimes, avec les années, le Cercle achète 4 métiers, (90", 60", 45", 36"), rouet et bobineuse.

Aujourd'hui l'inventaire inclus de la vaisselle, des ustensiles, des cafetières, des tables et des chaises ce qui permet au Cercle de s'impliquer directement dans différentes oeuvres sociales. Parmi les soixante-dix-neuf membres du Cercle regroupés sous la bannière de la Fédération 15, nous retrouvons, après quarante ans, encore des noms qui figuraient parmi les premiers membres: Mesdames Omer (Prudentienne) et Polydor (Desneiges) Larose, Michel (Ida) Molloy, Alphonse (Laurette) Lalonde, Parfait (Valentine) Racicot.

Une visite à domicile a permis de constater que parmi ces pionnières, la plupart sont actives, ici un coin de la cuisine est réservé pour le métier à tisser, là c'est une courte-pointe en voie de finition. On ne saurait passer sous silence les merveilleux travaux de tissage de "Prudentienne" qui servent à la décoration de plusieurs maisons régionales et urbaines. Âgée de soixante-quinze ans, l'an dernier, elle répond aux désirs des "Fermières" de Boileau

pour leur enseigner les rudiments du tissage - Il faut le faire!

Heureusement, une équipe de jeunes et de moins jeunes assure le prolongement de ce mouvement des plus progressif - Présidente, Simonne Blais, Vice-Présidente, Aline Désormeaux, Responsable du Comité d'Orientation, Secrétaire, Mlle Rolande Bisson, Conseillère No 1, Mlle Simonne Bisson, Responsable du Comité des Arts domestiques, Conseillère No 2, Mme Jeanne Perth, Responsable du Comité Agriculture et Consommation, Conseillère No 3, Mlle Fabienne Bélisle, Responsable du Comité Culturel, Conseillère No 4, Mme Monique Bisson, Responsable du Comité des Relations extérieures.

Pssst... une exposition de tous les travaux des "fermières" se répète tous les ans lors de la fin de semaine du travail. Les pâtisseries y sont aussi à l'honneur 'juste le temps d'oublier la diète'.

COMITÉ DES CITOYENS

Depuis sa fondation en juin 1972, le Comité des citoyens s'est impliqué dans une foule d'activités et de services à la communauté. Qu'il suffise de mentionner différents cours tels, conditionnement physique, initiation à la loi, relations humaines; la mise en fonction d'un atelier pour handicapés (Atelier de la Petite Rouge) et la vente des objets qui y sont fabriqués. Pour les jeunes citoyens, des soirées dansantes avec disco ont été organisées en plus des loisirs arrangés dans les cadres du Programme Jeunesse Canada au Travail. Il y eut également des ventes de linges usagés, ainsi que des bingos. Toutes ces réalisations ont été possible grâce à des subventions gouvernementales et la collaboration du C.L.S.C.

Toutefois, rien n'aurait été possible sans le bénévole des citoyens qui ont travaillé arduement, pour ne nommer que Mme Josaphat Désormeaux, Mme Eva Godin, Mme Jeannine Lalonde, M. Lionel Lalonde, M. Jean-Charles Lamothe, M. Bernard Legault, Mme Jacqueline May, Mme Odette Molloy, Jean-Claude (Toto) Proulx. Aujourd'hui, la direction est entre les mains du Président, Claude Richer; du Vice-Président, Gilles Millette; de la Trésorière, Mme Muguette Richer; de la Secrétaire, Mme Michelle Breault et des Directeurs, Mme Myrielle Larose, Mme M. Millette, et Mme Ginette Legault.

COMITÉ DES LOISIRS

“La balle”, que ce soit le “baseball”, le “fastball” ou le “slow pitch”, a toujours été populaire auprès de la population de Saint-Émile; c’est pourquoi, les registres en date du 19 mars 1966 changent le nom du “Club de Balle” sous la présidence de Hubert Lalonde, en celui de “Comité des Loisirs” et quelques mois plus tard se donne un nouveau président en la personne de Jacques Desjardins. Lui ont succédé dans cette fonction, Réjean Périard, Edgar Désormeaux, Gilles Blais, Elzéar Ethier, Noël Bernard, Gaétan Roy, Guy Robert, Lise Périard, Palma Molloy et maintenant Ginette Molloy.

En 1968, une patinoire, avec bandes, buts, lumières et abris pour les joueurs, fut aménagée près de l’école Centrale, grâce au bénévolat de part et d’autre et particulièrement le Cercle des Fermières en organisant bingo et partie de carte pour l’aide financière.

Afin de se donner une meilleure structure et se conformer à la loi, le Comité des Loisirs obtint une charte provinciale le 26 mai 1972. La population, dans l’ensemble appuie fortement son Comité des Loisirs, mais elle est plutôt discrète lorsqu’il s’agit de trouver des administrateurs.

Le terrain, au pied de la côte au nord du village, que Joseph Houry avait depuis toujours mis gracieusement à la disposition des amateurs de balle a été acheté par le Comité des Loisirs. Grâce à des subventions gouvernementales et à une équipe de nombreux bénévoles, le “champ de balle” fut graduellement transformé en un véritable parc d’amusements. Aujourd’hui, on y retrouve un terrain de balle avec gradins, lumières et porte-voix mécanisés, un service de restauration, trois courts de tennis, des balançoires et autres jeux pour enfants, des tables de pique-nique, une piste de danse avec une estrade recouverte. Remis à l’administration municipale, tout cet

ensemble porte le nom de "Parc Municipal Joseph Roy" en hommage à ce maire qui en a été le principal instigateur.

HIER



Debout de gauche à droite - Charles Chartrand, Alphonse Gollain, Camille Chartrand, Joseph Roy, Noël et Alcide Maurice.

À genoux de gauche à droite - Toussaint Boivin, C.-E. St-Jean, Jos Maurice et monsieur le Curé Carrière.

AUJOURD'HUI



Debout de gauche à droite - Edgar Désormeaux, Yves Maurice, Richard Désormeaux, Gilles Whissell, Fernend Larose, Perrier, Luc Legault, Perrier, Jean-Marie Roy.

À genoux de gauche à droite - Yves Maurice, Pierre Périard, Guillaume Désormeaux, Bélieste Gauthier.

CENTRE TOURISTIQUE DE LA PETITE ROUGE

LAC-DES-ILES - nom qui certes porte à confusion, car la province de Québec en compte plus de 95 du même nom. De plus, le nom ne représente nullement la réalité géographique, car il n'y a qu'une île sur cette nappe d'eau qui n'est en fait qu'un élargissement de la rivière Petite Rouge. Quel que soit le toponyme que l'on veuille bien lui prêter, les rives et terres environnantes (à un mille du village) abritent aujourd'hui un centre d'études, de loisirs et de sports.

Les terres, propriétés à l'origine de Jos Chartrand, de Jos Désormeaux puis de son fils, Jean-Paul, furent vendues à Gilles Houde en 19 qui y aménagea un "Camp d'Éducation Physique" pour les jeunes de huit à quatorze ans.

Acheté en 1971 par la Société d'Aménagement de l'Outaouais, le centre a été conçu pour accueillir les personnes, les groupes, (classe verte - Club d'Âge d'or) et les

familles désirant passer leurs vacances en pleine nature dans un site enchanteur. Trois types d'hébergement y sont offerts: type motel, chalet familial et chalet de groupe.

Le centre comprend un pavillon central avec salle à manger, un salon de détente et un pavillon de jeux. On peut pratiquer plusieurs sports de plein-air tels que le tennis, le badminton, le ballon-volant, la voile, la pêche et la baignade. Les services d'un coordinateur d'activités sont disponibles pour les vacanciers qui veulent participer à des activités collectives (randonnées en canots, expéditions en forêt, balle-molle, pétanque, croquet).

Pour ceux qui recherchent une saine détente et la qualité de l'air, le Centre Touristique de la Petite Rouge est là, prêt à vous accueillir.

L'ÉTOILE DU COURAGE

En compagnie de sa famille, JOSEPH IVANHOÉ ADÉODAT LALONDE, C.E. se rendait à Rideau Hall, vendredi, le 26 septembre 1980 pour y recevoir des mains du Gouverneur Général, Ed. Schreyer, l'ÉTOILE DU COURAGE. Cette reconnaissance pour conduite valeureuse figure dans le régime des décorations canadiennes institué en 1972 par Sa Majesté la Reine, sur l'avis du gouvernement canadien.



Adéodat Lalonde, C.E. reçoit l'étoile du Courage des mains du Gouverneur Général, Ed. Schreyer.

N'écoutant que son coeur et dans un geste de bravoure, M. Adéodat Lalonde fut grièvement blessé le premier novembre 1978 en sauvant la vie de son fils qui avait été



E. Schreyer

BE IT KNOWN that, with the approval of Her Majesty The Queen of Canada, the Governor General the Right Honourable Edward Schreyer, C.C., C.M.M., C.D., has awarded the

SACHEZ QUE, avec l'assentiment de Sa Majesté la Reine du Canada, le Gouverneur général, le très honorable Edward Schreyer, C.C., C.M.M., C.D., a décerné la décoration

STAR OF COURAGE

ÉTOILE DU COURAGE

to a

Joseph Ivanhoe Adéodat Lalonde

in recognition of an act of conspicuous courage in circumstances of great peril.

en reconnaissance d'un acte de courage remarquable accompli dans des circonstances très périlleuses.

CITATION

Adéodat Lalonde, de Saint-Erme de Suffolk (Québec), fut grièvement blessé le 1^{er} novembre 1970 en sauvant la vie de son fils qui avait été électrocuté. Le jeune Michel, âgé de 17 ans, était en train d'encorder un grand sapin lorsque l'une des branches tomba sur des fils électriques. Comme Michel tentait de le déloger, un choc électrique le paralysa. Tentant de l'aider, M. Lalonde se mit à l'échelle sur laquelle se trouvait son fils, qu'il sauva par ses propres moyens. Le courant les traversa tous les deux et ils tombèrent sur le sol. Michel fut traité pour des brûlures et M. Lalonde dut subir l'amputation d'une jambe au-dessus du genou.

GIVEN at Rideau Hall, Ottawa, this Twenty-fifth day of July, 1960.

FAIT à Rideau Hall, Ottawa, ce vingt et unième jour de juillet 1960.

BY Command.

PAR ordre.

Samuel Hutton
Secretary to the Governor General / Secrétaire du Gouverneur général



Parchemin et étoile.

électrocuté. Le jeune Michel, âgé de dix-sept ans, était en train d'émonder un grand sapin lorsqu'une des branches tomba sur des fils électriques. Comme Michel tentait de la dégager, un choc électrique le paralysa. Témoin de l'accident, M. Lalonde monta à l'échelle sur laquelle se trouvait son fils, qu'il saisit par son pantalon. Le courant les traversa tous les deux, et ils tombèrent sur le sol.

Michel fut traité pour des brûlures au cou, à la jambe et au pied gauche ainsi qu'aux orteils du pied droit. Le père a dû subir l'amputation de la jambe gauche au-dessus du genou, et de deux doigts de la main gauche, l'annulaire et l'index. Il a aussi subi une brûlure profonde au dos et une fracture et brûlure du majeur gauche.

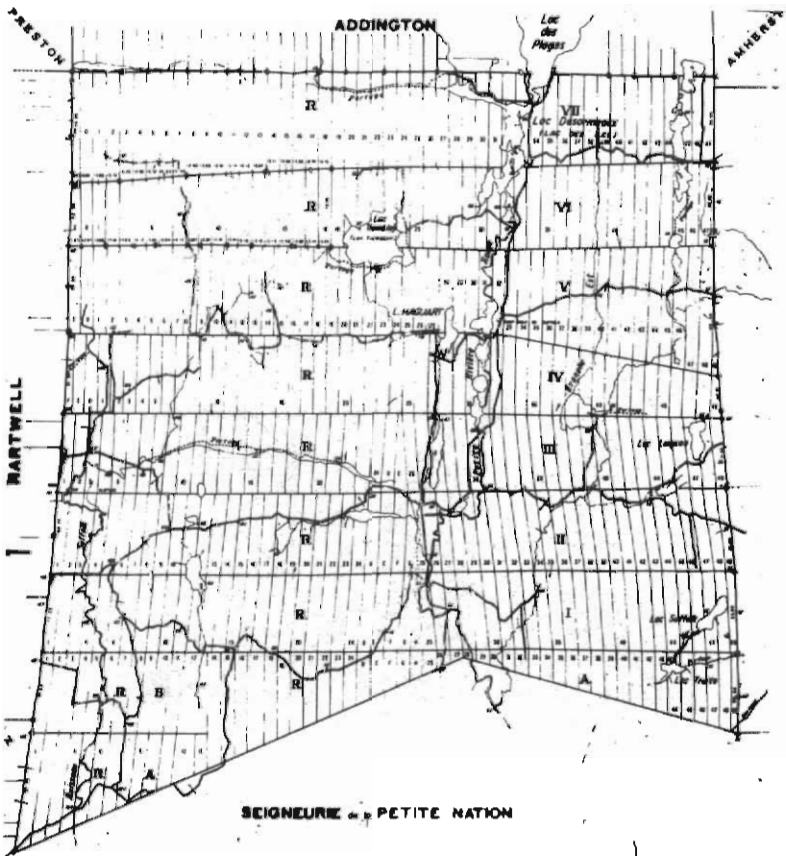
BRAVO et FÉLICITATIONS pour cette distinction!



Michel, Jeannine, Adéodat et Ginette Lalonde.

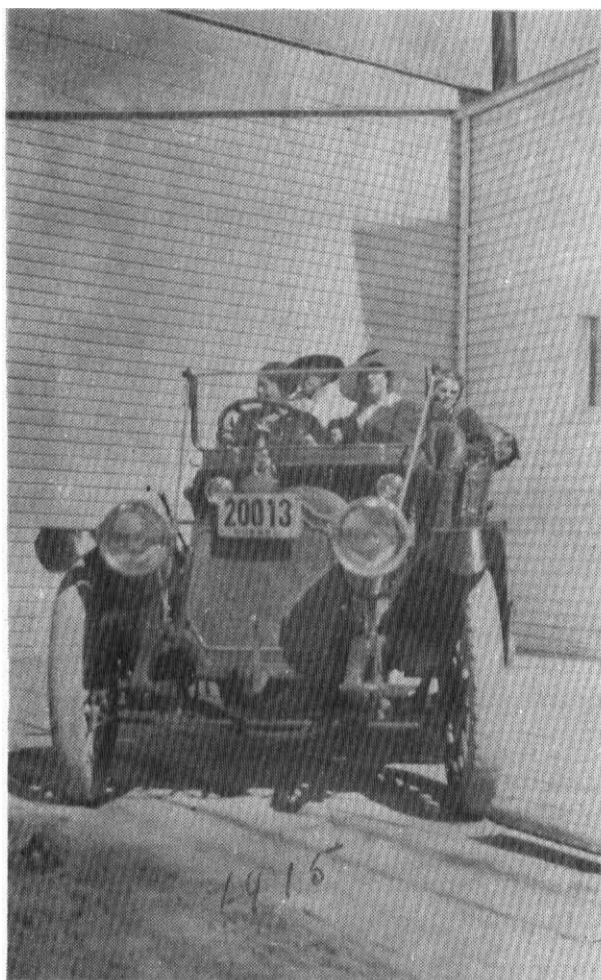
QUÉBEC 1949

CANTON
SUFFOLK
ARGENTEUIL



SAVIEZ-VOUS QUE ...

- Messieurs Joseph Roy, Donat Gollain, Ronald Roy, Moïse Chartrand, Maxime Désormeaux et Hervé Chartrand opérèrent des voitures taxi dans la région.
- La première automobile arrivée dans St-Émile était la propriété de M. Ubald Roy.



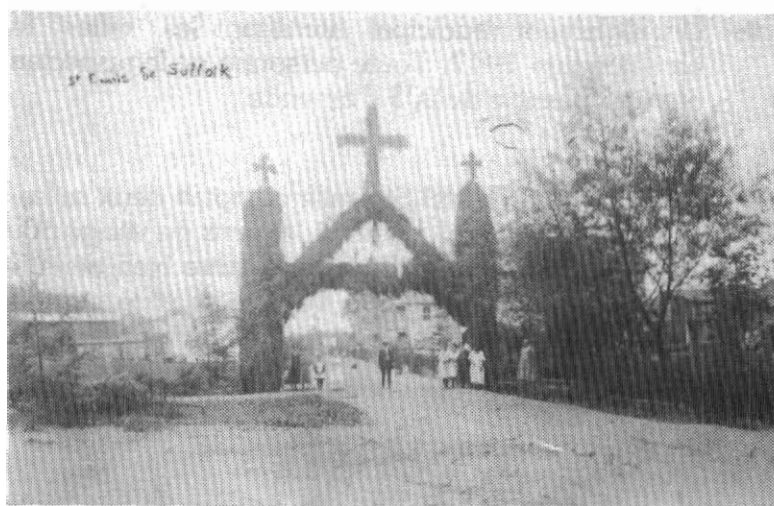
- les jeux de dés (rafles) étaient souvent organisés pour accumuler des fonds nécessaires à l'achat d'équipement de balle.
- l'huile tirée d'un ours abattu servait à rendre imperméable les 'souiers de beu' ou autres chaussures. L'on s'en servait également dans la préparation d'aliments ou encore comme remède.
- faute d'argent pour en acheter de nouvelles, on réutilisait les douilles vides de cartouches pour les remplir de poudre et de plomb; seul de nouveaux 'caps' devaient être achetés.
- en 1902, un règlement municipal rendait la vaccination obligatoire.
- en 1910, la taxe foncière était de 3/4 de 1¢ dans la piastre.
- en 1920, un règlement municipal limite la vitesse des autos à seize milles à l'heure dans les villages de Namur et St-Émile et qu'après le coucher du soleil, les lumières avant et arrière de l'auto doivent être allumées sous peine d'une amende de cinq piastres.
- dans les années 20, une grosse bouteille de bière se vendait 10¢ et qu'un 'flass de whisky' (10 onces) vendu comme remède coûtait 50¢.

Napoléon Roy aurait exercé le métier de ferblantier dans le rang 5 est.

- le premier camion a fouler les chemins de St-Émile était propriété de Ovila Bisson.
- pendant la guerre 1939-45 plusieurs jeunes hommes de la région durent se cacher dans une caverne pen-

dant un certain temps pour échapper à la conscription.

- en 1929, St-Jovite demande au ministère de la voirie pour construire une route reliant St-Jovite à Montébello.
- Messieurs Alphonse Puchot et Henri Bisson se disputaient le premier coup de fusil ou de carabine qui marquait le début de la fête des français le 14 juillet - un pique-nique communautaire couronnait la journée.
- Mesdames Sarah (Alexander) Bisson, Emma (Ubaldo) Roy, Lisa Rault, Doré Bonami furent couturières atitrées.
- Un règlement municipal interdisant les "rafles" fut passé en juin 1947. Toute personne ne le respectant pas était passible de 20\$ d'amende.
- À ses débuts, l'Hôtel St-Émile comptait deux salles à manger - une sans fenêtre où les gens du village pouvaient manger pour 25¢ et une autre bien aérée et éclairée était réservée aux voyageurs et le coût du repas s'élevait à 50¢.



- Ex. 61 - à l'occasion de la Fête Dieu, le village prenait un nouvel aspect avec la décoration que chacun apportait à sa maison et les environs. Des pins et des sapins jalonnaient le parcours de la procession partant de l'église au reposoir.

- en 1902, un feu de forêt fait perdre récoltes et bâtisses à plusieurs colons.
- les élections municipales, provinciales ou fédérales étaient un événement de première importance, surtout si on les gagnait. Pour célébrer, on ne reculait devant rien! À vous d'en juger par la photo.



- en 1899, un voyage du maire à Québec avait coûté 2\$ à la municipalité.



- un pont couvert a déjà enjambé la Petite Rouge à l'entrée du rang 5 ouest.



- en 1936, les jeunes gens n'exhibaient pas leurs charmes comme aujourd'hui sur les plages.
- en 1921, un référendum en faveur ou contre le règlement municipal mettant à la charge de la municipalité toutes les montées et ponts - 0 en faveur - 61 contre.
- un concert sacré fut donné en l'église de Saint-Émile samedi, 4 août avec un orchestre de 15 musiciens et un chœur de 30 voix mixtes. Organisé par le curé Jean Berthiaume; le programme qui suit indique le souvenir que cet événement a pu laisser.

PROGRAMME	
OUVERTURE	
LE CALIFE DE BAGDAD	A. Boieldieu Au liltou: Paul Du Bois
L'ANGELUS DE LA MER	G. Goublier Solo de Meur, André Hamelin, avec chœur
NOTRE PERE QUI ETES AU CIEL	Lillian Vien
A MES PARENTS	Lillian Vien Claudette Meirville
ROSES ET PAPILLONS	F. Wachs Gilberte Bertrand, soprano
L'APPEL DES ANGES	Paul Du Bois Orchestre
AVE MARIA	Paul Du Bois Blaine Blais, soprano dramatique, avec chœur
INTERMISSION: 10 minutes	
JERUSALEM	Charles Gounod Orchestre
AU TRAVAIL	F. Ruhlmann Chœur
NOS MÈRES	Lillian Vien
SOURIRE	Lillian Vien Claudette Meirville
CRUCIFIX	J. Faure André Hamelin, Meur Guy Pélou, baryton
ALLELUIA	W. A. Mozart Lily Beaun, soprano colorature
LA VENDANGE	P. Lacombe Solo - chœur
MUSIQUE, ORCHESTRE	au choix
LA FORZA DEL DESTINO	G. Verdi
«LA FORCE DU DESTIN»	Blaine Blais, avec les chœurs

MADAME EMILE COLLIN pianiste - accompagnatrice	
MILLES ROLANDE BISSON et SIMONE BISSON collaboratrices	
THERÈSE PROULX et MARIELE CORREIL les anges	
Le piano a été gracieusement prêté par M. CAMILLE CHARTRAND	
Avec leurs costumes hospitaliers M. et Mme Albert Desautels, ainsi que M. Miss Louis Roy, secrétariat le Professeur Du Bois avec ses élèves et ses musiciens	
O CANADA	
ENSEMBLE VOCALE	
Messieurs	Mesdames
André Hamelin	Antoinette Turcot
Guy Pélou	Réjean Blais
Yvon Perras	Gilberte Bertrand
Ernest Descartre	Lily Beaun
Gilbert Miron	L. L'Espérance
Ronald Perras	Marguerite Jamin
Rupert Berthoulet	Mary Ewanne
Paul Brière	Richard Boyer
J. Marie Bouchard	Beatrice Parry
Léo Brière	Louise McDewitt
Claude Descey	Huguette Caplain
Raymond Gailbeault	Mme Jeanette Martin
	Claudette Meirville
	Noëlle Blais

N'est-ce pas que nos ancêtres avaient fière allure.



- Ovila et
Geneviève Larose





● Ubald et Emma Roy



● Joseph et



Henriette Ethier

- nos ancêtres avaient fier allure.

UN TALENT QUI NE FAIT PAS DE BRUIT

C'est ce que nous ressentons au sortir d'une visite chez Jacques Wart, artisan installé dans le rang 5 est de Saint-Émile. Il nous aurait fallu plus d'une paire de yeux pour pouvoir admirer à satiété les travaux artistiques en bronze ainsi que les murales en cuivre fabriqués dans son atelier "LA COULÉE".

Une telle maîtrise ne s'acquiert pas du jour au lendemain. Sept années d'études sont nécessaires pour assimiler les notions de dessin, modelage, arts décoratifs, technologie des métiers et notions de base d'orfèverie. Ensuite, suivant ses goûts et aptitudes, Jacques a choisi de se spécialiser dans les Arts du Feu; c'est-à-dire, le battage des formes avec l'émaillerie ainsi que la fonderie d'objets d'arts.

C'est avec tout ce bagage de connaissances et d'expériences acquises avec les années que Jacques Wart émigra de Belgique au Canada en 1968 avec sa femme et ses trois enfants. Rêvant d'espaces plus grands qu'une cour entourée d'un mur de béton de six pieds de haut avec à l'intérieure quelques arbres et un jardin, il choisit le Canada parce qu'un frère déjà installé le lui avait fait connaître par correspondance. Un ami lui ayant fait découvrir notre région et plus précisément Saint-Émile où, en plusieurs points, le paysage lui rappelait les Ardennes Belges, il y achète une terre et ouvre un atelier en 1972. Depuis, il y exerce son art, principalement des murales en cuivre que l'on retrouve dans les Boutiques d'Artisanat à travers le Québec et le Canada. D'autre part, son épouse s'implique depuis 5 ans, dans les services à la communauté en qualité d'auxiliaire familiale à l'emploi du C.L.S.C. de Saint-André Avellin.



NOS ÉCOLES



Dit, si tu as fait ta première communion en 1920 avec le Curé René Chéné, tu es sans aucun doute sur cette photo... te reconnais-tu? Tes petits-enfants auraient sans doute beaucoup de "fun" à retrouver grand-papa ou grand-maman. C.C.

Présentation - Madeleine Périard	1
Déjà cent ans - Palma Molloy	2
Message du Curé - Léo Thauvette, C.S.V.	3
Origines	4
Colonisation de la Vallée de L'Ottawa	5
La Petite Nation et les terres avoisinantes	5
Township de Suffolk	8
Mission de Suffolk	11
Installation des nouveaux arrivants	12
Première Chapelle	14
Premier curé résidant	15
Première église	17
Deuxième église	20
Administration municipale	24
Division en municipalités distinctes	25
Conseillers municipaux	25
Cimetières	26
Écoles	28-32-93
Transport scolaire	33
Médecine	34
Fromagerie	35
Boutique de forge	36
Moulin à scie	37
Chentiers	40
Industrie forestière	42
Bureau de poste	44
Transport du courrier	45
Banque	48
Barbiers	48
Chemin de fer	47
Boucher	48
Restaurant-épicerie	49
Magasin général	51
Hôtels	58
Électricité	60
Téléphone	61
Comment ça se passait	63
- Lors d'un mariage	63
- Loin du village	65
- L'exil	68
Associations religieuses ou sociales	69
- Cercle des Fermières	69
- Comité des citoyens	72
- Comité des Loisirs	73
Centre Touristique de la Petite Rouge	75
L'Étoile du courage	77
Saviez-vous que... ..	81
Un talent qui ne fait pas de bruit	91



IMPRIMERIE
A. Thibaudeau & Ass. Ltée

1121, RUE OUMET, ST-JOVITE
TEL. (819) 425-5153

